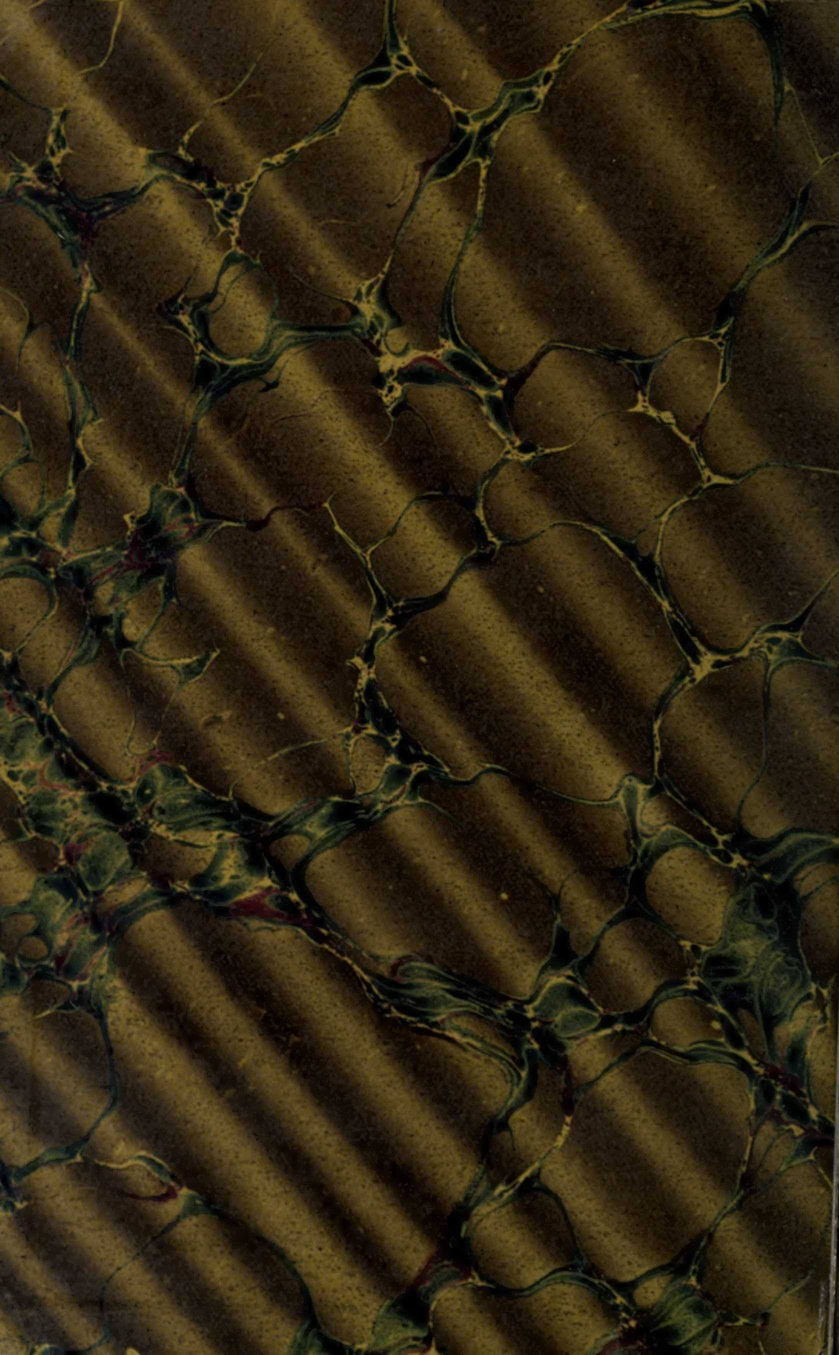
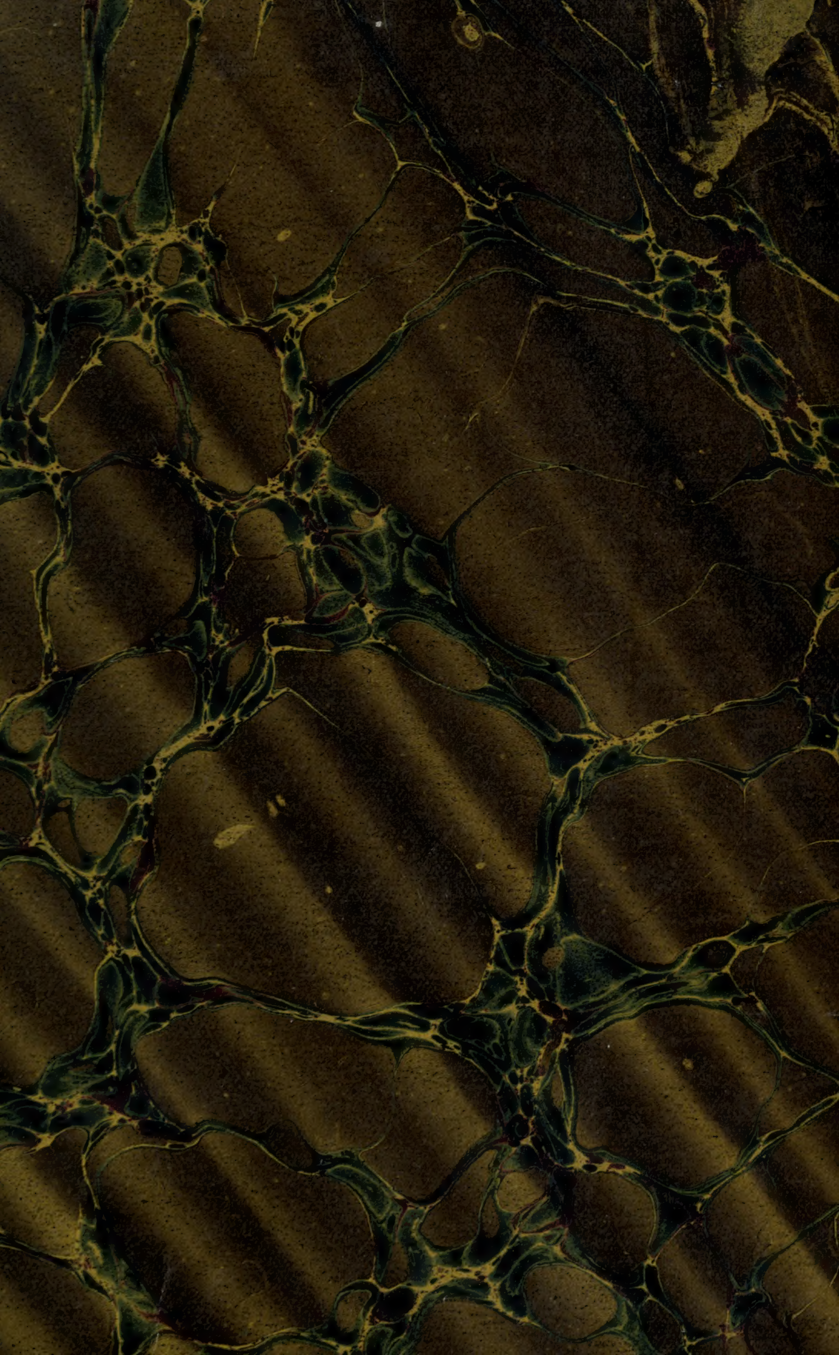






Il a été tiré de cet ouvrage vingt exemplaires
sur Hollande van Gelder numérotés à la presse.

PAR LES CHEMINS

DU MÊME AUTEUR :

PETITE FEMME, comédie en un acte (Fasquelle, éditeur).

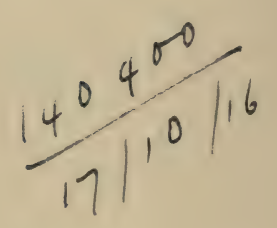
A PARAITRE :

L'ILLUSION, poème dramatique en un acte.
L'ABIME, pièce en deux actes.
HISTOIRE MALGACHE, comédie burlesque en un acte.
LES BAGATELLES DE LA PORTE, comédie en un acte.
LES MOUTONS NOIRS, pièce en trois actes.
LA CEINTURE DE DIANE, pièce en quatre actes et cinq tableaux.

B. REYNOLD

PAR LES CHEMINS

I. Par les chemins.
II. Les Aurores. — III. Aux terrasses mystérieuses.
IV. Jardins suspendus.



1908
ÉDITIONS DE LA PHALANGE
6, VILLA MICHON (RUE BOISSIÈRE)
PARIS

PROLOGUE

L'Aurore inclinait son urne irisée.
J'ai franchi mont et val
Dans la rosée.
Au ciel pâlissait le croissant virginal
De la déesse :
Cet arc frêle dans le bleu,
C'était si peu, si peu !
Que j'en eus vaguement une détresse !
— Je me sens pour la Lune une âme de Pierrot. —
Bientôt

La lumière afflua partout éclose
Et je vis se dévoiler toute chose :
L'horizon, la verdure, le flot,
La terre fauve et la magnificence
Du sol où je foulais. Que de nuance
Et que de fleurs !
J'en cueillis, j'en cueillis de toutes les couleurs
Dans le printemps et l'herbe
Et la gerbe
Dont mes bras s'emplissaient au hasard
De mon désir musard
Ondulait diaprée ainsi que la prairie
Où, sylvain radieux, j'errais.
Opulentes senteurs et parfums frais
S'exhalaient de la glane tant fleurie
Et voici
Que l'abeille,
Le ventre tout poudreux de poussière vermeille,
L'abeille y butinait. La guêpe aussi.

II

La Terre est l'astre où je m'émeus. O toute chose
Vibre sur mes émois

Son mystère sombre ou rose !
Ou grandiose !
Et je crois
La merveilleuse voix
Qui me hante
Et, sur le mode fabuleux,
Je chante
Au gré joyeux ou nébuleux
De ma muse pathétique ou musarde
Allègre, grave ou hagarde !

I

PAR LES CHEMINS

ÉCOUTEZ DÉVALER...

Ecoutez dévaler nuit et jour le torrent :
En son lit qui s'incline il roule et nulle houle,
Soulevant et berçant cette onde qui s'écoule,
N'en refoule jamais aux sources le courant.
Sous le pont, l'eau coule.

Du flot lourd et heurté des gouttes de cristal
Jaillissent, reflétant de l'azur ou la Terre,
Puis, toutes retombant, courent vers le mystère !

Ecoute ma parole, ô mon frère fatal :
Sous le pont, l'eau coule.

— Toi qui te laissas choir au bord des longs chemins,
Harassé du passé, terrassé par l'espace,
Pélerin, lève-toi ! Comme toi, le temps passe,
Mais il dure : une main compta tes lendemains.
Sous le pont, l'eau coule.

— Tel un fauve en la cage, impétueux guerrier,
Ton cœur barbare bout de force inassouvie :
Dur faucheur sous la faux, au pré rouge de vie
Hâte-toi de braver la mort pour un laurier :
Sous le pont, l'eau coule.

— Toi qui peines, le front baissé sur des lingots,
Pauvre homme ! aime et défends ta sinistre cassette ;
A tous les carrefours la Voleuse te guette :
Avant qu'elle te scelle au froid de ses tombeaux,

Gagne de l'or ; mais vois : les astres sont plus beaux !
Sous le pont, l'eau coule.

— Toi qui sondes les nuits, chercheur, savant, phénix !
Prunelle d'aigle-roi dardée aux feux de l'X,
O dieu ! pour le labeur ardent que tu nous donnes,
O dieu ! prends notre amour, notre encens, nos couronnes !
Hélas ! sur la rive où tu veilles et rayonnes,
Il osera venir le nautonier du Styx.
Sous le pont, l'eau coule.

— O mystique Dévot, ton âme est la Sion
Où tu veux pour l'Esprit rebâtir le saint Temple.
Croyant ! vers l'Orient tourne les yeux ! Contemple
L'Infini du sentier de la perfection.
Sous le pont, l'eau coule.

— Printemps verts ! printemps clairs ! courts parmi tous
[les jours,
De vos pétales frais soit jonché le parcours
Où foulent les Amants émus de leurs amours.

Elle est harmonieuse à Lui qui se sent l'âme
Dieu. Printemps doux ! voyez sa langueur : elle est Femme !
Beaux printemps, nimbez-la de palmes de lilas !
— Couples énamourés, hâtez-vous ! Ici-bas
L'Amour se lève au cœur, s'en va, ne revient pas.
Sous le pont, l'eau coule.

— Clame ! clame ton âme, apôtre ! par ta voix.
Toi la colonne haute et l'invincible lave
Du volcan fulgurant sans trêve et sans entrave,
Déchaîne aux quatre Vents tous les mots que tu crois
Et que leurs tourbillons prennent tes prosélytes
Comme l'astre qui tourne enclôt des satellites.
Parle, apôtre ! pour toi la vie est un pavois
Où doivent résonner les clairons de ta voix !
Parle ! la Vérité peut-être est dans ta voix !
Sous le pont, l'eau coule.

— Si ta tendresse étreint les douloureux humains :
Si tu pleures sur eux et si, doux philanthrope,
Le grand Pan te créa cèdre, — jusqu'à l'hysope
Incline-toi : les temps sont durs et les chemins !

O jamais ne remets le bien aux lendemains :
Sous le pont, l'eau coule.

— Poète ! artiste ! ô toi dont le dais triomphal
Devrait être l'arc d'or de la Lune de rêve,
Écoute ma parole, ô mon frère fatal.
Nous venons te crier que toute vie est brève
Et l'Art très long, mon frère et, qu'à l'aimer sans trêve,
En vérité ! de trop d'amour tu pleureras !
En vérité ! cela c'est le vent dans la voile !
Celle qui cingle loin ! où l'on n'atterrit pas !...
Mais qu'importe si, Loin, c'est là-bas où tu vas
Infiniment ! vers Mieux ! vers Dieu ! vers tout sans voile !
O toi, nuage ouvert sur le bleu sidéral,
Cœur divin des humains où bat leur idéal,
Écoute ma parole, ô mon frère fatal :
Sous le pont l'eau coule.

Écoutez dévaler nuit et jour le torrent.
En son lit qui s'incline il roule et nulle houle,
Soulevant et berçant cette onde qui s'écoule,
N'en refoule jamais aux sources le courant.
Sous le pont l'eau coule.

1905.

LES MOUTONS NOIRS

— O vous tous, écoutez retentir des mots vieux,
Pensés nouvellement sous mon front, sous les cieux.
(B.R.)

C'est le soir ; il couvre la terre
Et jette dans les creux, la nuit.
Le soleil, globe en feu qui fuit,
Cuivre d'un jour faux le mystère.

Il fait sombre au pied des ajoncs
Mais leurs touffes transfigurées
Dressent les cornes empourprées
De démons enterrant leurs troncs.

Des légions de formes vagues
Sortent vivantes du néant,
D'un chaos ou d'un océan
Moutonneux de confuses vagues.

Souvent je vis en de tels soirs
Errer un pâtre par la lande ;
Il menait la bêlante bande
D'un long troupeau de moutons noirs.

Par mont et val, par bois et plaine
Devant le chaume et le castel,
Roulant son flot sempiternel,
Serpente la houle de laine.

O quand vous la verrez, fermez
L'huis, la fenêtre et la lucarne
Car cette horde louche incarne
Tous les maux contre nous tramés !

Que dis-je ! hélas, ô pauvre frère !
Que tu sois mécréant, dévot,
Contre cela rien ne prévaut :
Ni chien, ni loup, ni la prière.

Dans les yeux d'or barrés de nuit
J'ai lu : malheur ! malheur sur l'homme !
Quant au berger, je te le nomme :
Il est aveugle et nous poursuit.

Dans ta maison un de la bande
Sera d'abord, puis tous suivront,
Puis tes sanglots retentiront
Pareils au vent froid par la lande !

J'ai mis, comme un manteau de roi,
Sur mes épaules, ma misère
Et, rejetant dans la poussière
Les fatals fantômes d'effroi,

Et, relevant un front d'archange,
J'ai nié la noire phalange :
Hélas ! je la portais en moi !

LES RAPACES.

L'autour cruel fend l'air poudroyé de soleil.
Sinueux ou rapide, il guette, il plane, il erre
Et, l'œil perçant, il voit. Passereau de la terre
Ne gazouillera plus au matinal éveil.
Son cri plaintif gémit : c'est l'affre et le sommeil.
Le rapace le darde, il fond et l'ongle broie.
L'autour est un oiseau de proie.

Triomphateurs certains, nous trônons sur des chars
Hâtés vers l'allégresse : illusion ! O Vie !

L'heure fuit ! gorge-nous ! Craignons l'inassouvie
Portant spectre qui claque et deux trous pour regards,
Celle qui rôde et rit, féroce en ses hasards !
Gorge-nous ! car voici l'éclair froid qui foudroie !
La mort est un oiseau de proie.

A mon cœur ingénu, dans ma force, j'ai dit :
— Sois le marbre. Triomphe et jamais ne t'altère.
Sois l'aube de splendeur figée au dur mystère.
Dédaigne. Tout est vain.— Mais les dieux m'ont maudit!
La détresse est venue où mon cœur répondit :
— Si Vénus nous déchire, il faut bien qu'on y croie! —
L'amour est un oiseau de proie.

LA FILLE AUX CHEVEUX BLONDS ET LA CHAUVE-SOURIS

Telle une onde qui fuit, vermeille,
Charriant dru poussière d'or ;
Telle une grappe qu'ensoleille
Le rayon qui dore la treille ;
Tels des blés mûrs ou tel encor

Le doux nectar issu d'abeille :
Telle était blonde à vous damner,

Margaret, fille sans pareille,
Que c'en était une merveille !
Et les galants de bourdonner,

De bourdonner près de la blonde
Comme les frelons au printemps,
Mais, persifleuse à leur faconde,
Elle, pour les gars à la ronde,
N'avait que rires éclatants.

— Margaret, ne sois pas si fière !
L'amour est un enchantement.
Margaret, n'as-tu pas vu Pierre ?
Le beau Pierre à qui la sorcière
Prédit un jour, étrangement :

— Fils de chrétien, blonde cruelle
Jettera navrance à ton sort,

Mais le cœur prendras à la belle,
Enamourée en tourterelle,
Lui donnant caresse de mort.

Caresse d'amour, sans parjure,
Après sera l'autre à jamais... —
Ainsi vaticina l'augure
Et, d'espoir en belle aventure,
Pierre, amoureux, vit désormais.

Sous les ormeaux dont se déploie
L'ombrage constellé de feux,
— Étoiles d'un ciel qui verdoie, —
Danse et clame le peuple en joie,
Papillonnant d'atours soyeux.

Et glisse, s'enlaçant à Pierre,
Margaret au front de splendeur,

Cependant que le gars l'enserre,
Et toujours l'éloigne, légère !
Pour lui dire des mots d'ardeur.

Elle rit, mais voici que passe
Un vol comme un fardeau sur l'air :
Cela rase et tremble, fugace,
Puis évoque, actifs dans l'espace,
De glabres ailerons de chair.

Lors, c'est une souris volante,
Aveugle de ses yeux déclos,
Une souris qui vole et hante
En la lumière violente
D'où lui saille la nuit à flots.

Et dans les cheveux d'auréole,
— Telle Arachné s'enchevêtrant

Au nimbe doré d'une idole, —
Soudain, voici la bestiole
Qui heurte, frémit et se prend.

— Pierre ! — s'exclame, répulsive,
Cabrée en ses fibres d'effroi,
La belle valseuse captive,
Implorant la main défensive
De l'amant qui se meurt d'émoi...

Car, pour chasser la bête louche,
Grippée aux vagues des cheveux
Ondant sur la blonde farouche,
De ses doigts tremblants il les touche !
Et dit plus tendres les aveux !

Mais les chauves ailes, sans trêve,
Battent toujours leur fol essor,

Semblant vouloir, dans l'heure brève,
Se tisser un cocon de rêve
Sous une nuit de soie et d'or !

Pour clore enfin le sacrilège
Dont s'horrifiait Margaret,
Ce que fit Pierre, le dirai-je ?
Au fouillis de la toison grège
Il immola l'hôte indiscret...

Nul bruit maintenant ne murmure
Sous le manteau resplendissant,
Mais à l'ondoyante fourrure,
Ainsi qu'une vive parure,
S'accrochent des rubis de sang.

Pierre songea, l'âme affolée,
Que c'était caresse de mort...

Palpitante s'en est allée
La blonde fille échevelée,
Cheveux épars que le vent tord !

Quand rosit la prime lumière
Emmi l'épanouissement,
Sur le char bleu de la Chimère,
La vierge au cœur dormant naguère
Vit passer son Prince Charmant !

Caresse d'amour, sans parjure,
Fut la caresse de l'époux.
Ils s'en vont sous la diaprure
Fleurie aux dômes de verdure,
Le long des sentiers clairs et doux.

LE BEAU PÊCHEUR

A Marguerite Georges Laffont.

I

— Toi qui chaque jour reviens attacher,
A l'heure où la mer a fui son rivage,
Tes filets épars au même rocher,
Pêcheur, connais-tu mon pâle visage ?

— Je n'ai souvenir de tes beaux atours,
Ni de tes yeux noirs, femme à la peau blanche :
Les filles du port ont des jupons courts,
Hâle sur le front, regards de pervenche.

— Mieux que de l'azur luisent tes yeux gris,
Pêcheur : tel un feu fascinant tressaille
Parmi de la brume et mon cœur est pris,
Comme le butin qu'enserre la maille.

— C'est l'heure où chacun rejoint son abri,
Femme, car la mer va couvrir la grève.
Regagne les bords : au large assombri
Vois déjà rougir le jour qui s'achève.

— Beau pêcheur teinté d'or et de soleil
Comme un bronze offert à l'idolâtrie,
Quand tu marches, fier, par le soir vermeil,
Entends-tu ma voix qui t'adore et prie ?

— Passe ton chemin qui n'est pas le mien,
Étrange inconnue en robe de dame ;
J'ai mis aux filets le dernier lien :
Je rentre au logis embrasser la femme.

— Bercée en ta barque et près de ton cœur,
Loin du passé triste et voguant sans trêve,
Veux-tu m'emporter, ô calme pêcheur,
Vers les havres bleus où s'en va le Rêve ?...

— Depuis la Noël nous avons un gars ;
Les cloches bientôt vont, pour le baptême,
Sonner un matin ; puis, ne sais-tu pas
Que ma Jeanne est belle, enfin que je l'aime !

— Retourne, pêcheur, près de tes amours,
Mais je fais serment qu'à l'aube première
Tu me reverras sans riches atours,
Malgré toi, ton bien et ta prisonnière ! —

II

Le matin naissant blanchit l'horizon ;
Des gouttes de mer en gemme limpide
Emeraudent l'algue éparse à foison ;
Le pêcheur revient vers la grève humide.

Du sable brillant poudre ses pieds bruns ;
Il a le col noble et l'âme sereine ;
La brise du large aux âpres parfums
Bruit à sa tempe en robuste haleine.

Et voici là-bas, sous le jour éclos,
Du roc coutumier la grande ombre sèche :
Les filets tendus, au reflux des flots
Se sont-ils chargés d'opulente pêche ?...

Quelle vision soudain fait blémir
Le rude pêcheur enfin qui tressaille
A voir, alanguie et semblant dormir,
Une femme morte au fil de la maille !

— Retourne, pêcheur, près de tes amours,
Mais je fais serment qu'à l'aube première
Tu me reverras sans riches atours,
Malgré toi, ton bien et ta prisonnière ! —

Et l'homme comprend tandis qu'à ses yeux
Resplendit le corps de l'amante vaine,
Se magnifiant d'amour somptueux
En la nudité belle et souveraine !

Et pour l'exalter chantaient tous les Vents !
Et les poissons clairs, ceints de pierreries,
Sur elle roulaient des joyaux vivants !
Et la mer calmait toutes ses furies !

Or, s'étant signé, le pêcheur pleura.
Puis, dévotement, déliant les chaînes
De l'étrange amante, il la délivra
Pour le seul Baiser des vagues prochaines.

Rentrant au logis, les yeux affligés :
— Femme, dit-il, prie afin que la Vierge
Accueille en son sein tous les naufragés !
Et, devant l'autel, fais brûler un cierge.

LE MOISSONNEUR

A Victor Magnat, du Conservatoire.

La terre arborait sur son sein
Les divins épis qu'elle crée ;
Au gré du souffle aérien
Frémissait la plaine dorée.
Jetant ma faux d'un bras vainqueur,
J'ai fauché, fauché de bon cœur.
L'acier chante : sur la javelle
Blondit la javelle nouvelle !
Ivre de soleil et d'azur,
Ainsi je vais au sillon mûr.

Au sillon brillant de topaze,
Quand midi fulgure et s'embrase,
Je dors dans la force et l'orgueil.
Alors je rêve que je sème
Toutes mes gerbes sur le seuil
De la jeune fille que j'aime.
Et c'est aux pieds de mes amours
Un tapis brillant de topazes,
Le divin tapis d'épis lourds
Où se prosternent mes extases !

O Vous, voici mon cœur comblé
Comme un somptueux champ de blé.
Eperdûment je le moissonne
De tout l'amour dont il frissonne
Et je suis tremblant sous le faix.
O l'ardente et folle fauchée
A vos pieds tombée en jonchée
Plus superbe que le Feu ! Mais
Cette gerbe belle de Rêve,
Donnée au devant de vos pas,
O triomphale fille d'Eve !
Par pitié, ne la foulez pas !

RONDEL

Neige ! rose ! rire ! splendeur !
Une femme passait, jolie !
J'ornai d'une gemme polie
Son doigt fin aux douceurs de fleur.

Mais, à la main, perdit couleur
La pierre alors morte et pâlie.
Neige ! rose ! rire ! splendeur !
Une femme passait, jolie !

Amour ! orgueil ! foi ! rêve ! ardeur !
— Mendiant riche qui supplie, —
J'ai donné mon cœur en folie.
Aux douces mains, mort est mon cœur.
Neige, rose, rire, splendeur,
Une femme passait, jolie.

FONTAINE JOLIE

A Déoda Duverger.

Le clair filet d'argent s'écoule à la fontaine
Où chaque année, au bord, un laurier refleurit,
Puis il s'en va très loin fertiliser la plaine
Car la source est fidèle et iamais ne tarit.

Le clair filet d'argent va remplir la fontaine
Où de grands ormes verts, tout de lierre habillés,
Ombragent des sureaux, qui, dans l'onde sereine,
Mirent leurs bouquets blancs près des roseaux mouillés.

Le clair filet d'argent sort de la roche dure
En murmurant toujours une douce chanson ;
Pour la fraîcheur il est une grenade mûre
Que l'on ouvre saignante à l'ombre d'un buisson.

Le clair filet d'argent semble un rayon de lune :
Si vous voulez le voir, les filles du hameau
Vous diront le chemin, car, à midi, chacune
Dans sa cruche de grès vient y puiser de l'eau.

A ANTOINE.

Aux vénérés seuils du temple dramatique
Vous avez paru, — fort d'une âme hérétique :
Votre œil bleu toisa, sur leurs piédestaux vieux,
Les prêtres des dieux.

Déesse égarée aux rites apocryphes
S'alanguissait Thalie en proie aux pontifes :
C'était le masque nul froidement empreint
Du stigmate éteint.

La caduque erreur se pavanait aux rampes
Mais l'intégrale vie ardait en vos tempes
Comme la sève bout aux renouveaux frais
Des horizons vrais !

Alors, sur les pompeux tréteaux que régénère
L'âpreté du vouloir révolutionnaire,
Par vous se déchaîna le souffle essentiel
Dont se meut le geste réel.

Sapant le faux mirage et le passé qui croule,
Un Art surgit, partout envahissante houle !
Les foules, de lui voir le battement d'un cœur,
Vous louèrent comme un vainqueur !

Elles ont dit : " Voici celui dont les mains libres,
Connaissant le secret galvanique des fibres,
D'une argile pareille au corps originel,
Pétrirent le masque éternel ! "

— O Verbe pour les yeux ! Théâtre ! Arche féconde
De toute vie éclose en l'orbite du monde !
De ses espoirs ! de ses néants !
O vaisseau somptueux de plastique pensée,
Vois la route nouvelle en aurore, tracée,
Briller sur les vieux océans !

Dans ta voile sacrée a vibré le génie,
Le dieu tumultueux qui donne l'harmonie
De l'universelle beauté !
O sois l'illustre essor au large où l'Art existe
Et, là-bas, sur la nue, ouvre ! ouvre pour l'Artiste,
Tes ailes de simplicité !

GENÈSE

Quand aux primes matins du monde s'enflamma l'Aurore,
— Gouttes de diamant, —
Sa rosée irisait la corolle qui vient d'éclore.

Mais dès que palpita vers l'aube l'éblouissement
Des paupières, — pétales
Frêles et précieux ! — les pleurs jaillirent tristement :

Les pleurs! fils de l'Érèbe où géhennent les Mains fatales.
Et l'Etre, pris au col,
Désormais proie émue aux griffes des serres brutales,

En sa souffrante chair sentit vaguer un esprit fol...
La Ténèbre éternelle
Alors sur les Destins déploya l'ombre de son vol

Et l'Homme erra, sinistre, au crépuscule de son aile.

SACRILEGE.

Majestueusement le cygne enfle ses ailes
Pareilles sur le lac à deux voiles jumelles.
Il glisse et sous la lune il paraît un grand lys
Auprès des nénuphars et des myosotis.

Mais voici bourdonner des rumeurs de querelles :
— Dites-nous, voix des nuits, les mauvaises nouvelles !
A travers les roseaux sombres et les iris
La brise souffle et frôle en un De profundis.

Maudits ! Leur arc tendu, vers la blancheur sacrée
Darde la mort, alors le musical adieu
Du cygne retentit comme le chant d'un dieu !

Le voyageur levé dès l'aurore nacrée
Vit l'oiseau blanc fléchir et, sous le disque en feu,
Mourir sur un flot pourpre au miroir du lac bleu.

VISION D'ÉCOSSE.

Plus heureux en ce moment que tant de bardes illustres, enchaînés par le destin sur des rivages lointains, verrais-je sans émotion ces lieux sacrés que d'autres croient voir dans leur délire sans les avoir jamais visités ? (BYRON).

Au large ! sur la mer ! par la tempête
Ou dans l'azur, poursuivez la mouette,
O mes rêves ! volez, perçants et clairs,
Vers la sauvage Écosse aux sommets fiers !

Hélas ! jamais, ô mes yeux, vous ne vîtes
Les monts sacrés du chantre de Fingal :

Ils sont parmi les prestigieux mythes
Que nos désirs couronnent d'Idéal !

Or, en ce jour, j'ouvre vers vous mes ailes,
Monts écossais qui me hantez ! je veux,
Comme foulant sur vos roches réelles,
Sentir vos aquilons dans mes cheveux !

J'évoque ici la campagne verdie,
Les sentiers où l'on rit et les voici
Ombreux sous le soleil et gais ainsi
Qu'aux sites frais de notre Normandie !

Je vois de longs troupeaux de moutons lents.
— Echelonnés, montagne, sur tes flancs
Ou parsemés au tapis de la plaine,
Ils traînent lentement leur lourde laine.

Les soirs, ils sont couchés sous les flambeaux
De l'azur triomphal et sans ténèbres :

Le sol, comme jonché d'ombres funèbres,
Figure un champ de livides tombeaux.

— Je m'arrête à vos bords, ô lacs illustres !
Flots de l'enfer ou coupes de saphir,
Si la rafale passe ou le zéphyr,
Qu'ils sont lointains vos mystères lacustres !

Lacs écossais, qu'importe votre nuit
Au pêcheur explorant votre eau féconde :
Il prend vos beaux poissons, et de ce monde,
Il connaît un vaisseau qui vient et fuit.

Pensons : voici la montagne déserte !
Car la Pensée aux espaces muets
Règne ! plus pure en l'air pur des sommets !
Plus hautaine à mieux voir la voûte ouverte !

— O monts vêtus de désolation,
Si celui dont le cœur est votre image

Songeait devant vos déserts sans mirage,
Il connaîtrait la délectation
Qu'immensément reflète une harmonie !
Pour lui se lèverait, dans la beauté,
L'aube d'orgueil et de sérénité
Où la Pensée, à l'univers unie,
Se charme au mal divin d'être infinie !

1907.

CHANSON ROUGE D'ESPAGNE.

A Madeleine Barjac, de l'Odéon.

— Va, si tu m'aimes comme un fou,
Au bord du précipice et cueille,
Sans peur, une branche de houx. —
Partit, revint, et sur la feuille
Perlait une goutte de sang
Comme une rouge coccinelle.
— Ollé ! señor de noble rang,
(Dit la coquette en sa dentelle,)

A mon sein nu, pour ta valeur,
Prends cette pourpre et tiède fleur. —

Il prit la rose parfumée.

— Va, si tu m'aimes comme un fou,
Percer le taureau dans l'arène ! —
Il mit en terre le genou
Quand il revint, tout hors d'haleine,
A la belle montrer le fer
Vermeil et chaud jusqu'à la garde :
— Ollé ! señor, ton bras est fier !
Bel espada, prends ma cocarde,
Et mieux encore : dès ce jour,
Prends ma lèvre pour ton amour ! —

Il baisa la bouche pâmée.

— Va, si tu m'aimes comme un fou,
Faire la guerre au champ de gloire ;

Mes bras enlacés à ton cou
Seront le prix de ta victoire ! —
Il combattit auprès du roi
Qui le fit duc à Pampelune.
— Ollé ! señor, reviens chez moi
Par le balcon, au clair de lune ! —
Et l'amoureux, ravi d'espoir,
Sous la fenêtre vint le soir.

La nuit tiède était embaumée.

— Viens, si tu m'aimes comme un fou,
Par la fine échelle de soie. —
Il monte, et dehors le hibou
Chante... car voici, trouble-joie !
L'époux venu funestement.
Il a pris son fer de Tolède.
— Ollé ! señor mon fol amant !
Défends-toi ! que la Vierge t'aide ! —
Le sang coule au flanc du mari :
Elle est aux bras du favori.

Follement, elle fut aimée.

CHANSON DU GUI

La petite Lucette,
Du soleil dans les yeux et de l'espoir au cœur,
Va faire la cueillette
Du gui, fleur de l'amour, du gui, fleur du bonheur.

C'est la fête au village ;
On dansera ce soir quand viendra la fraîcheur :
Veut mettre à son corsage
Le gui, fleur de l'amour, le gui, fleur du bonheur.

Sous les vertes charmilles
Descendra du château le noble et beau seigneur :
Ça porte chance aux filles
Le gui, fleur de l'amour, le gui, fleur du bonheur.

Le comte a l'œil de flamme
Quand Luce lui sourit, tremblante en sa candeur :
Ça germe aussi dans l'âme,
Le gui, fleur de l'amour, le gui, fleur du bonheur.

Elle a seize ans, Lucette ;
Amoureuse et naïve elle croit à l'honneur
Et cherche... à l'aveuglette
Le gui, fleur de l'amour, le gui, fleur du bonheur.

Dans la lumière blanche
D'un chêne glorieux resplendit la verdeur :
Sur la plus haute branche
Le gui, fleur de l'amour, le gui, fleur du bonheur.

Luce est toute petite
Auprès de l'arbre grand et le zéphyr moqueur,
Narquoisement, agite
Le gui, fleur de l'amour, le gui, fleur du bonheur.

Tandis qu'elle est pensive...
Colas s'est approché, tout joyeux en son cœur ;
Il dit : — Bon pour la grive,
Ce gui, fleur de l'amour, ce gui, fleur du bonheur.

Pour la grive gourmande
Comme l'amour du roi pour dame sans pudeur ;
Cherche ailleurs la guirlande
Du gui, fleur de l'amour, du gui, fleur du bonheur. —

Ils vont à l'aventure :
Sur un joli pommier se déroule en splendeur
La verte chevelure
Du gui, fleur de l'amour, du gui, fleur du bonheur.

Tremblant comme une feuille,
Colas porte Lucette avec grande douceur
Et la mignonne cueille
Le gui, fleur de l'amour, le gui, fleur du bonheur.

Colas cueillit ensuite
Une autre fleur..., oui-dà ! quand il fut l'épouseur.
— Fillettes, cherchez vite
Le gui, fleur de l'amour, le gui, fleur du bonheur.

LA VIEILLE AUX BLUETS

Au flanc de la montagne verte,
Sa maison s'accrochait, couverte
En chaume usé.
On avait bâti les murailles
De cailloux pris dans les pierrailles
D'un roc brisé.

Pas un oiseau dans ces parages
Ne roucoulait sous les feuillages

Un joyeux air ;
Mais alentour sifflait la bise,
La bise qui rend l'âme grise
Comme l'hiver !

Caché sous les ombres moroses,
Fleurissait un jardin sans roses :
Jardin trompeur !
Où les cyprès et les bruyères
Faisaient songer aux cimetières
Où l'on a peur.

Dans les sillons, semant la graine
Au bruit de la plainte lointaine
Du vent du nord,
La petite vieille mignonne
Avait l'air d'un sylphe en personne
Qui jette un sort.

En Mai, la sorcière sinistre
Aux regards bleus cernés de bistre :
— Bluets fanés !

Voyait s'ouvrir des boutons frêles :
Bluets charmants, par ses mains grêles
Bientôt glanés.

Elle portait les fleurs fragiles
Aux voyageurs venus des villes
En gens heureux :
— Bluets d'amour ! messieurs, mesdames ! —
Minaudait-elle, en plusieurs gammes,
Aux amoureux.

Non pas tous bleus : rouges encore,
Ou violets, rose d'aurore,
Puis orangés,
Les jolis bluets que la vieille
Offrait, en rond dans sa corbeille,
Aux étrangers.

— Bluets d'amour ! — redisait-elle ;
Et les amoureux, pleins de zèle,
Prenaient les fleurs

Pour parer les belles, rieuses,
Qui, dès lors, étaient amoureuses...
Source de pleurs !

Car les bouquets, fatal mystère !
Étaient toujours, par la sorcière,
Ensorcelés.
Par eux, combien d'amants volages,
Pour aimer, vers d'autres rivages
S'en sont allés !

Et les belles sont demeurées
Comme des veuves éplorées.
Car c'est ainsi :
Pâles bluets, brillantes roses
Se fanent comme toutes choses !
L'amour aussi.

A NINON.

C'est le printemps, Ninon, et c'est l'éclosion
De l'éternel poème,
Tressé d'illusion :
Je crois ! j'espère ! j'aime !

C'est l'été. Pour le beau rêve dont tu te pâmes
Il ne faut pas surseoir ;
Vois, sur l'azur, des flammes :
C'est l'orage du soir.

C'est l'automne, Ninon. Le ciel est encor bleu
Mais la bise sanglote ;
Regarde, on fait du feu
Pour l'Amour qui grelotte.

C'est l'hiver ! c'est l'hiver ! O pleurez, vous, les filles
Seules aux foyers froids !
Et jetez vos faucilles :
— Nous n'irons plus au bois

COTILLON.

Au son des violons notre couple tourneur
Durant la nuit dansa la danse qu'enjolive
Un fol essaim de riens dont la splendeur furtive
Prend aux lustres ardents leur nimbe enlumineur.

Des roses sans parfum eurent alors l'honneur
De couronner nos fronts, cependant que, captive
En la valse émouvante où meurt l'haleine vive,
Je sentais m'éblouir une ombre de bonheur.

— Souvenirs scintillants d'ivresses éphémères !
Rubans ! houlettes d'or ! grêles grelots ! fleurs claires !
C'est l'aube : envolez-vous, ailes de papillon !

Tant frêles que, rêveuse à voir votre inconstance,
J'ai dit : — Fragilité, ton nom est cotillon ! —
Beau valseur, honni soit ici qui mal y pense.

SONNET POUR BOB.

Dans l'arbre de Noël, Bob a pris un navire,
Un tout petit navire agrémenté d'agrès
Comme des arcs-en-ciel. A la proue on peut lire,
Brillant de vermillon, ce nom fier : *Le Progrès.*

Il pleuvait dès l'aurore et soufflait un zéphyre.
Par le jardin mouillé, glissant à pas discrets,
L'enfant s'est approché d'un Silène au franc rire :
Et vogue le bateau sur le tonneau de grès !

L'heure fuit... O stupeur ! ô naïves alarmes !
Le dieu gai rit toujours sous ses pampres en larmes,
Mais plus d'esquif sur l'onde, hélas ! et rien au fond.

Silène alors parla : — Non ! l'appât d'un tel lucre
Ne me fit point voleur. O petit enfant blond !
Si ton vaisseau périt, c'est qu'il était en sucre. —

ANTITHÈSE.

A Jean Camel.

— Quand je serai grand, je m'achèterai
Un cheval vivant de fougueuse allure !
Par monts et par vaux je chevaucherai
Pour chercher au loin la belle aventure !

— Quand je serai grand, comme en Orient
Je serai nabab comblé de richesses !
J'aurai tous les fruits dont je suis friand,
Un palanquin d'or avec des négresses !

— Quand je serai grand... — Malins et joyeux,
Ainsi devisaient plusieurs petits hommes ;
Le feu du désir brillait dans leurs yeux :
Les jeunes Adams convoitaient les pommes.

— Enfants, que les dieux fassent le chemin
Prospère où s'en vont vos rêves en foule !
Hélas ! comme nous, vous direz demain :
— Quand j'étais petit. — Sous le pont l'eau coule.

ÉPIGRAMME.

Tu parlas, menteur et sans souci
De jeter sur mon manteau, ta boue :
Pour qu'elle rejaillisse à ta joue
Je t'adresse ces vers sans merci.

Ta parole traîne, grasse et plate,
Dans ta gorge que le gin brûla ;
Sur ta face de manant fellah
La débauche arbore son stigmate.

Mais ne nous fuis pas, ni le soleil ;
Et si vilain que soit ton visage,
Montre-le, car son inverse engage
A l'outrage joyeux d'un orteil.

FÉVRIER 1908.

NIGHT-MARE.

Ainsi que disait un corbeau,
En un conte étrange et fort beau,
Obstinément se remémore
Pour moi le glas, sonneur de mort : Never more !

C'est comme une musique en pleurs
De sons noirs aux longues ampleurs
Dont l'écho désole, sonore,
Mes sens lassés d'ouïr encor : Never more !

Mon vouloir fait roi mon désir :
— Roi-dieu ! pour toi quel déplaisir !
Et combien ta pourpre s'éplore
Quand ce cri décrète ton sort : Never more !

— Je hais le présent, l'avenir,
Si tu ne peux me revenir,
Passé que leur cours élabore,
Sans trêve, gravant à tes bords : Never more !

Entendez-vous sur son perchoir,
Le vieil oiseau qui laisse choir,
De l'aurore jusqu'à l'aurore,
L'axiome au funèbre essor : Never more ?

Le corbeau cruel et criard,
Plus fou qu'un homme et plus bavard,
Au champ de mort jonché par Flore,
Croasse alors que l'on y dort : Never more !

C'est comme une musique en pleurs
De sons noirs aux longues ampleurs
Dont l'écho désole, sonore !
Mes sens lassés d'ouïr encor : Never more !

LE CAVALIER

A peine sous les feux du soleil virginal
Le ciel s'est dépouillé de ses roses zébrures,
Sur l'agreste chemin où luisent les verdures
On m'amène Fortis, Fortis mon beau cheval !

Le poil ras qui le moire ainsi qu'un flot lustral
S'empreint sur son parcours du relief sculptural ;
De la tête à la croupe il trace en sa structure
La ligne où se complut l'esthétique nature.

Son pied, piaffant toujours, gracieux, vif et fin,
Élégamment son pied s'orne de la balzane ;
Son œil est un brasier comme son cœur : enfin
La veine pure saille à sa robe alezane !

Il me voit, il frémit et son ardeur
A bientôt ravivé mes pensers pâles.
Il se défend, mais mes forces sont mâles
Devant son sang farouche et sa splendeur
Et, bataillant sa fougueuse stature,
Par le garrot je sais bien le saisir,
Bondir et l'enfourcher. Lors mon désir
S'enivre d'avoir fait une capture.

Un rythme chante dans nos pas musards
Cependant que, la rêne déposée,
Nous partons, modérés, vers les hasards,
Les sabots blancs écrasant la rosée
Au doux tapis de la menthe et du thym.

En vérité, la vie est belle
Quand je passe dans le matin,
Humant les parfums où se mêle
La chaude odeur de mon cheval !

Et tout à coup se précipite
Et bout en nous l'influx vital !
Alors je crie à Fortis : Vite !
Il s'enlève et court droit, loyal !

O nous sommes la bête libre !
La flèche aiguë au cœur de l'air !
Les vagues de la mer ! l'éclair !
L'onde mondiale qui vibre !

Nous franchissons, impétueux,
L'obstacle, la halte et la source
Et nous n'aimons dans notre course
Que nos rêves tumultueux !

Je galvaniserai mes rêves,
— Vivants, si je veux, à ma voix
Car les ouragans où je bois
Rendent fort de toutes les sèves !

— Je ris de mon nouveau rival,
O ma sinueuse maîtresse :
Je céderais mon droit d'aînesse
Pour un galop de mon cheval !

Jamais, jamais il ne chancelle !
Dans son essor on se croit dieu
Et l'on s'élance vers le Feu
Pour conquérir une étincelle !

Nous avons des cœurs de héros
Et la rumeur méchante apporte
Des abois ricaneurs : qu'importe
Le troupeau vil et ses échos !

Comme des ombres, cela passe,
— L'homme, les chacals et les loups, —
Quand tu cours vite entre eux et nous,
O toi, mon beau semeur d'espace !

Des chaînes entravent leurs pas :
Nous connaissons dans ton orage
La liberté simple et sauvage,
Éclose aux brousses des pampas !

La morne route coutumière
Conduit au carrefour obscur :
Nous sommes l'aigle de l'azur
Et nous volons dans la lumière !

II

LES AURORES

MESSALINE

> *— Te souvient-il de notre extase ancienne ?*
> *— Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souvienne ?*
> VERLAINE.

L'autre soir tu m'as dit : Je t'aime.
—Depuis, mon cœur épris de même,
Parmi les rêves amoureux
S'en est allé tout langoureux,
Et voici que fol il t'appelle;
Mais si tu veux qu'il soit fidèle,
O mon ami, va ton chemin :
Je ne t'aimerai plus demain.

J'aime sans souci d'être sage,
Changeant la coupe et le breuvage
Afin d'avoir par le cerveau,
Avec un vin toujours nouveau,
Une ivresse toujours nouvelle.
Lors si tu veux un cœur fidèle,
O mon ami, va ton chemin :
Je ne t'aimerai plus demain.

Que ton amour ardent m'acclame !
Je t'offre des lèvres de flamme,
Écloses par la volupté
Comme les roses de l'été
Sur qui le soleil étincelle.
Mais si tu veux un cœur fidèle,
O mon ami, va ton chemin :
Je ne t'aimerai plus demain.

Fais une halte en ma demeure
Quand la nuit tintera son heure.
Si l'ombre clôt les jardins verts,
J'en connais d'autres entr'ouverts :

Leur seuil est doux et je suis belle.
Mais si tu veux un cœur fidèle,
O mon ami, va ton chemin :
Je ne t'aimerai plus demain.

Tu dénoûras ma chevelure
Et, sous ton regard, ma ceinture
Luxurieuse glissera
Et ton rêve ébloui dira
Aux astres étonnés : — C'est Elle !
Mais si tu veux un cœur fidèle,
O mon ami, va ton chemin :
Je ne t'aimerai plus demain.

Je t'aime et je puis te promettre,
— Nouveaux pour moi, pour toi, peut être, —
Des mots divins et des frissons
Plus frais qu'un essaim de chansons
Qui s'égrène sous la tonnelle.
Mais si tu veux un cœur fidèle,
O mon ami, va ton chemin :
Je ne t'aimerai plus demain.

Loyale, quand mon corps se pâme
Pour toujours je donne mon âme :
Qu'importe alors l'amour qui fuit
Si je puis être en une nuit
L'idéale amante éternelle !
Mais si tu veux un cœur fidèle
O mon ami, va ton chemin :
Je ne t'aimerai plus demain.

SORTILÈGE

Rythme lent des océans calmes
Mon cœur battait insouciant ;
Mon rêve chantait souriant
Par l'air bleu dentelé de palmes
Quand, froide, en ma cape d'orgueil,
Je m'érigeai sur votre seuil.

Alors nos paroles passèrent
Comme des oiseaux incertains
Mais j'assure qu'en mes destins

D'étranges démons se glissèrent
Quand, froide, en ma cape d'orgueil
Je m'érigeai sur votre seuil,

Car mon cœur souffle la tempête
Et mon rêve, chanteur blessé
Surpris dans l'azur dispersé,
Crie ! et fuit d'une aile inquiète
Depuis qu'en ma cape d'orgueil
Je m'érigeai sur votre seuil.

AURORE

Voici que j'ai revu votre calme demeure :
L'élégante amitié m'y accueillit ; pour moi,
Je vécus en ce jour l'instant où trop d'émoi
Nous prodiguant la vie, il semble que l'on meure.

En votre sanctuaire où, lentement foulant,
Nous allions, j'écoutai retentir le Mystère
Dévolu par le Rêve aux formes de la terre
Et j'entendis vibrer cet hymne désolant :

— Ton prestigieux ciel est encore une aurore
Débordante sur toi de roses et de pleurs.
Hélas ! avant le soir se faneront les fleurs
Et tes yeux s'empliront des perles de l'amphore ! —

Alors, pour défier ces mots, mon regard fier
Se leva, parcourant les murs aux bois gothiques :
Las ! mes larmes déjà brillaient, mélancoliques,
Et je ne voyais plus que le nuage amer.

RÊVES

O vous ! rêves charmants qui me hantez,
Comme des oiseaux vifs vous palpitez
Dans l'infini de mon crâne éphémère
Puis vous fuyez aux ciels de la chimère !
Fantasques vagabonds, sans loi ni foi,
Que j'ai pleuré vos essors infidèles !
Oiseaux partis ! rêves perdus ! Eh quoi !
C'est pour mourir que vous ouvrez vos ailes !

Cette aurore j'ai vu fuir le plus beau
Et le plus cher de vos essaims perfides.

Oiseaux partis ! l'azur est leur tombeau
Et dans mon cœur sont les horizons vides !
— Pleurons, mon cœur ! pour trop d'amour rêvé !
N'écoutons plus tinter les doux mensonges
Qui nous alanguissaient au lit des songes,
Ivres du long soupir inachevé !

— Ton philtre ardent, Vénus ! est un breuvage
Dont tu repais mon sang comme un ravage
Mais aux bras du Silence, austère abri,
J'étoufferai mes aveux et mon cri.
Scellant, hélas ! hélas ! toute ma fièvre,
Vienne le dieu morose et, sur ma lèvre
Chaude comme une fleur de messidor,
Qu'il appose, glaçant, son baiser d'or.

OISEAUX DE PASSAGE

Mes chers espoirs, dans le ciel des retours,
Semblaient des vols jolis d'oiseaux fidèles ;
J'ai donc pensé : Reviennent les beaux jours !
Ainsi qu'on dit : Voici les hirondelles.

A l'heure où votre main toucha ma main
L'essaim frappait peut-être à ma fenêtre.
Mes chers espoirs étaient sur le chemin
Où vous êtes venu pour me connaître.

O si mon rire, alors, sonna moqueur,
Il fallait écouter l'air d'allégresse
Qui s'égrenait, pleur à pleur, dans mon cœur
Et vous eût enivré de mon ivresse !

Mais quoi ! j'ai vu les oiseaux précieux
Paraître à tire d'aile et disparaître :
Mes chers espoirs sont des points dans les cieux
Et vous aurez passé sans les connaître.

TRAGÉDIE

Sous le soleil cruel l'oasis rit,
Fraîche de fleurs et d'ombre tutélaire ;
Une onde y court dont le cristal s'éclaire
De fruits dorés mûris au sanctuaire.
Ton amour, c'est l'oasis qui fleurit.

Mais tandis que, sereine, passe l'heure,
Un tumulte bondit des horizons
Et, de le voir faucher les floraisons,

Le voyageur murmure en oraisons !
Ton amour, c'est l'ouragan : on en pleure.

Enfin quand l'aube, apaisant tous les heurts,
Semble iriser un renouveau fertile :
Hélas ! c'est au désert l'ombre futile
Dont le spectre à jamais loin se profile !
Ton amour, c'est le mirage et j'en meurs.

SOUVENIR

Si je n'ai pas ouvert
Quand tu passas devant ma porte ;
Si je n'ai pas offert
A ton baiser le mien, qu'importe !

Si tu n'as pas glané
Dans mon jardin les fleurs d'ivresse
Dont le parfum fané
Donne plus tard tant de tristesse,

— Le chaste souvenir
Des voluptés, jamais écloses !
Viendra, dans l'avenir,
Fleurir en nous comme des roses.

PETITE GUERRE

Sous ton dolman de cavalière allure
Palpite un cœur qui ne connaît l'émoi
Mais, si je veux, il tremblera pour moi.
Il tremblera, — par Vénus, je le jure ! —
Sous ton dolman de cavalière allure.

Dans ton regard à la froide émaillure
Luit un rayon qui nargue les douleurs
Mais, si je veux, il brillera de pleurs.

Il brillera, — par Vénus, je le jure ! —
Dans ton regard à la froide émaillure.

Ta lèvre éclose en barbare morsure
Connaît les mots plus tranchants que l'acier
Mais, si je veux, de mon philtre sorcier
J'enchanterai, — par Vénus, je le jure ! —
Ta lèvre éclose en barbare morsure.

Ton cœur blessé de la chaude blessure
Que ne fait point un glaive martial
A ma merci succombera, féal.
J'enchaînerai, — par Vénus, je le jure ! —
Ton cœur blessé de la chaude blessure.

PRINTEMPS

Voluptueusement, mon cœur
S'ouvre d'une blessure fraîche
Que lui fit, furtive, une flèche
Du carquois de l'Amour vainqueur.

Triomphalement se déroule,
Plus riant que celui d'un roi,
Mon songe au cortège d'émoi,
Songe qui gazouille et roucoule :

Tel un oiseau dans le soleil.
Et le Rêve, par sa magie,
Évoque, — innombrable effigie
Incrustée au rayon vermeil

Où se fascine ma pensée, —
Des baisers d'amants en ferveur,
Apres de boire à la saveur
D'une lèvre jamais lassée.

Tous les baisers dont ardemment
Sa bouche eût épousé ma bouche
Si, d'un visage moins farouche
Qui se fait tendre et point ne ment,

J'avais accueilli son sourire,
Son sourire clair de splendeur
Juvénile et douce ! — O mon cœur,
Tu te souviens ! et je veux dire

Ses yeux obscurs et radieux
Où des points d'or, dans l'iris, brillent !
Comme sur la mer quand scintillent,
La nuit, des feux mystérieux.

Et c'était de ses yeux, sans doute,
Qu'invisible violateur,
Tombait le fluide enchanteur
Qui pénètre l'être et l'envoûte.

Mais quoi ! charmeur secret d'un jour !
L'heure depuis a passé l'heure
Et toi, mon seuil où je demeure
Volage en souvenirs d'amour.

Tu ne reviendras. — Nevermore ! —
Je vais aimant ! je vais rêvant !
Autant en emporte le vent !
Qu'il prenne ma chanson encore !

MARINE

La vague lisse et glauque et dont le bord blémit
En un mystère lourd s'épandait sur la grève :
— Tel un ciel orageux où l'ouragan frémit.
Et j'eus peur de cela comme d'un mauvais rêve !

Loin ! sous le flamboîment de l'astre au cœur vermeil,
La nue éblouissait et bleuissait, jaspée :
— Telle une mer azur qui se moire au soleil.
J'ai volé vers le ciel et le ciel m'a trompée !

Mais la houle me tend son grand suaire ouvert :
Lors, ceinte des baisers de l'algue aux souples chaînes,
Je veux aller au large où, parmi le flot vert,
S'ébattent en beauté les chanteuses Sirènes !

NÉBULEUSE

Vous les avez aimés quand, triomphants
De limpide ignorance,
Lacs emplis d'espérance,
Encore on les voyait des yeux d'enfants

Mes yeux de femme ! et dans leur onde
Les songes nageaient bleus
Cependant que des feux
Les embrasaient ! car, sur l'onde profonde

Tout un orient sombre étincelait !
On eût dit, sous les franges,
De deux perles étranges
Où fluctue à iamais, — en un reflet

Prédestiné, la houle océanique
Sur qui planent, lointains,
Parmi de beaux matins,
Les vents d'orage et leur rythme tragique !

Vous les avez aimés, passant un jour ;
Puis, vers la fiancée
A la robe tissée
Opulemment, s'est envolé l'amour !

Vous les avez aimés ! J'en suis rêveuse
Comme à voir dans les ciels
Clairs et continuels
S'évanouir la pâle nébuleuse.

Rions pourtant ! ou sanglotons nos pleurs
Sur un air de folie,
Et puis, comme Ophélie,
Couronnons notre front blème de fleurs !

Aux tendres cœurs, ainsi qu'avec des griffes,
Confus, les temps passés
Se gravent... Je ne sais
Lire, ô mon cœur ! tes sanglants hiéroglyphes.

DEUX SOIRS

I

L'office est terminé. Le cantique d'adieu,
Dans un dernier accord des orgues virtuoses,
Déjà s'est apaisé. Lentement, peu à peu,
S'en est allé le peuple avide d'autres choses.

A travers les vitraux, le soleil, comme un dieu
Sur un char apparu, disperse sur les roses
De l'autel virginal des poussières de feu.
L'encens s'évanouit dans les gerbes écloses.

Quelques veuves en noir qui regagnent leur seuil,
Harmonisant leurs pas aux limbes de leur deuil,
Glissent sous les arceaux des fantômes de mortes.

La lampe du Seigneur scintille comme un œil
Au fond du chœur obscur, désormais sans accueil
Jusqu'aux messes d'aurore, — et l'on ferme les portes.

II

Mon âme est aujourd'hui l'église solitaire
Où l'hymne de l'amour vient d'exhaler son chant.
Mon cœur est devenu le calme sanctuaire
Où meurent les rayons d'un rêve à son couchant.

Mes souvenirs sont purs autant qu'une prière ;
Semblables à des fleurs ils s'effeuillent, jonchant
Des neiges du passé l'harmonieux Mystère
Qui m'a donné le Pain du bon et du méchant.

Dans le repos du soir je vois sans épouvante
Planer le crépuscule où, d'une aile mouvante
Et certaine, la nuit se tapit sous l'air bleu :

Voici qu'en ma pensée une étoile idéale
Demeure. Inviolable et fervente vestale,
Pour la Messe d'aurore elle garde le Feu !

FLIRT

Ainsi qu'une coupole infinie — et bleuâtre
D'un vague bleu de nuit qui meurt,
Les cieux s'arrondissaient. Livides points d'albâtre,
Les étoiles au loin,... ailleurs !
Pâlissaient, pâlissaient sur leur lit d'azur sombre,
Ne dardant pas d'éclat vainqueur.
La terre était confuse et funèbre dans l'ombre.

En l'ombre aussi dormaient nos cœurs
Déserts, car les déclins de leurs amours fanées

Tombaient, tombaient aux lourdes nuits.
Soudain, par l'univers une aube rayonnée
Perce la ténèbre qui fuit
Et la terre se vêt d'une blanche allégresse !

Ainsi notre âme où n'était plus
Que mornes horizons s'émeut d'une caresse
Claire : veille d'amour élu !
L'horizon flou jadis s'anime et se colore
Et notre flirt éclôt sa fleur.
O mon ami, fuyons ! n'attendons pas l'aurore :

L'urne de rose épand des pleurs.

CRÉPUSCULE

Nous allions sous les cieux et dans le vent du soir
Qu'essaimait en son parc Versailles la royale.
Vos paroles vibraient comme un cœur qui s'exhale
Tandis que je pensais, ardente de savoir.

Mais un prodige éclate et nous vient émouvoir :
C'est la Demeure illustre et sa splendeur murale
Sous l'astre-roi surgie : or, rubis, pourpre, opale,
Alors que l'Orient s'engouffre au lointain noir.

Et toujours s'exaltait le feu de votre Verbe
Plus ardent qu'une étoile et plus qu'elle superbe !
Plus doux que le miel d'ambre, ô lui la fleur des fleurs !

Le grain semé mûrit la moisson coutumière.
Aux champs harmonisés d'extases et de pleurs
Un amour est éclos. O douleur ! ô lumière !

IDYLLE

Au Jardin d'Oliviers où ton amour m'acclame,
Tandis que je te suis d'un surhumain transport,
Que descende en la nuit, triste jusqu'à la mort,
Mon âme initiée au Geste de ton âme !

Que brille mon regard des larmes de tes yeux
Et, qu'au flot du calice où s'enflamme ta fièvre,
S'étanche dans le fiel ma lèvre avec ta lèvre
Et que m'oublie ici l'Homme silencieux !

Persévère en ton œuvre, ô Christ mystérieux
Et cloue au libre vol de ta croix infernale,
— Alors que penchera vers toi ma tête pâle, —
Mes bras ouverts déjà comme l'essor des dieux !

— Lamma sabacthni ! — Que la source vermeille
Flue à nos cœurs percés ! O qu'importe le sort
Où mène ton amour : en Moi, jusqu'à la mort,
Ange ou démon, l'Idée immarcessible veille !

LES PREMIERS RÊVES

L'homme jeune m'a dit : — J'ai beaucoup d'or,
Viens à ton gré puiser dans mon trésor.
Tu prendras, si tu veux, un diadème
Et le plaisir, car l'or en est l'écrin.
Enfant, viens avec moi, je t'aime ! —
J'ai répondu : — Passez votre chemin. —

L'homme jeune m'a dit : — Vois, je suis beau
Comme Apollon ! le dieu sur mon berceau

Jeta des fleurs et je puis, sans blasphème,
Proclamer mon baiser : baiser divin.
Enfant, viens avec moi, je t'aime ! —
J'ai répondu : — Passez votre chemin. —

L'homme jeune m'a dit : — Je suis savant
Et c'est pourquoi toujours je vais rêvant.
Je puis te dévoiler chaque problème :
Va ! l'homme est grand qui sut être devin !
Enfant, viens avec moi, je t'aime ! —
J'ai répondu : — Passez votre chemin. —

L'homme jeune m'a dit : — Je suis humain
Et je me sens grand cœur pour le prochain.
Veux-tu que nous lisions le doux poème,
Donnant notre bonheur comme du pain ?
Enfant, viens avec moi, je t'aime ! —
Je n'ai pas répondu : — Voici ma main. —

OBSÉCRATION

Chante dans le vent
Et cueille la rose !
VERLAINE.

Chantez ! chantez ! mes Rythmes favoris
Et me bercez à la fleur de vos ondes :
Voix de la mer et comme elle, profondes,
Où viendront, seuls, s'engouffrer mes esprits.

Rythmes d'or et d'azur ! ô cloches libres !
Vibrez encor ! toujours ! éperdûment !
Pour étourdir à votre tintement
Mon être empreint de douloureuses fibres !

Et je serai votre Belle dormant,
Lasse à jamais de la route gravie !
Mais si je fuis, pour vos songes, la Vie,
Soyez, plus doux ! le cœur de mon amant.

En mon cerveau hurle et bat la tempête
Jadis calmée aux concerts de vos voix
Et, proie encor des néfastes émois,
Las ! je ne sais où reposer la tête !

Car, en l'étreinte attirante à mourir
Où j'ai plongé sans peur, j'ai peur si j'aime
Et je frémis de même si, — blasphème !
Doit mon amour défleuri se flétrir !

Chantez ! chantez, Rythmes de mon caprice !
Soyez pareils aux sirènes des flots
Et pour sombrer, trahie à vos échos,
Vers vous j'irai, délirante et complice !

III

AUX TERRASSES MYSTÉRIEUSES

L'ANDROGYNE

Je sens s'éterniser sous mon front la Pensée,
Cariatide libre et dont le vol d'orgueil,
Portant mes rêves fiers au prestigieux Seuil,
Monte ! monte ! Babel à jamais exhaussée !

— Or, quand je suis pareille à la tour élancée,
Vénus ! si tu me fais ton fascinant accueil,
A l'heure où m'éblouit l'iris d'or de ton œil,
Je m'écrie et chancelle et retombe, blessée.

Mais ne triomphe pas en l'ombre de ces jours
Pour l'orage alourdi sur ma tête fatale
Qu'injustement ceindrait le myrte des amours.

Connais que je te hais, Déesse ! et que les dieux,
Dans mon farouche esprit, créèrent un dédale
Où sourd le songe ardent de l'éphèbe anxieux !

DÉMÔNE

A travers
Les hautes terrasses qui frémissent
Et s'emplissent
D'un tumulte d'enfer
Le vent souffle de la mer.

Dressée à la base d'un chêne,
— Telle une hamadryade qu'enchaîne
Un séculaire tronc, —
Démône, les pieds ensevelis au fond

De la foulée
Bruissante et fraîche des feuilles crénelées,
Démône, vivante d'un cœur puissant
Où sourd le sang
D'éternelle révolte, Démône, frêle !
Songe et, d'un fantasque jeu
La tempête mêle
Au drapeau tordu de ses libres cheveux,
Des feuilles crénelées.

Par les allées
Que la rafale a constellées,
Voici Laura au cœur hier fleuri.
Dans la gerbe de Cérès où sont couchées,
Sur le lit brillant des épis,
Les fleurs des blés, avec les blés, fauchées,
O Laura, tu pris
Ta chevelure d'or, tes yeux bleus et ta bouche,
Rouges pétales palpitants,
Et vers Démône à l'orbite éclatant
Tu vins, printemps !
Peupler sa solitude farouche.

Comme la cavale capricante s'effarouche
Et, splendidement, hennit le désir,
Blonde Laura, petite fille !
Déjà ta voix babille
L'amour et le délire de son plaisir,
Ta voix qui parle ainsi les douces paroles :

— Belle Démône, Laura te rit
Et t'ouvre la corolle
De son cœur hier fleuri...
Tant fleuri qu'une abeille
L'a percé...
Est-ce une abeille, je ne sais !
Mais je sais que, durant mes nuits, je veille
Pour m'exalter d'enchantement,
Douloureusement!
Est-ce une chimère,
Je ne sais !
Mais, tandis que ce jour j'ai délaissé
L'ombre de ma mère,
Sur le chemin de la liberté
Je te vois et par toi mon songe est hanté.

Es-tu mon songe ?
Je ne sais !
Es-tu mensonge ?
Que m'importe si je puis enlacer
A la tige qui s'érige
Contre l'aquilon la jeune tige
De mon cœur hier fleuri !

O Démône ! tes yeux sont des pourpris
Qui s'ouvrent.
Sous leurs feux
Je me perds ! mais en eux
Je découvre
Le refuge et je viens !

O Démône ! tes cheveux dans le vent semblent
Des serpents noirs !
A les voir
Je tremble !
Mais ils sont les longs liens
Par qui tu peux à toi me prendre et je viens !

O Démône ! ta lèvre luit, triomphatrice
Comme la flamme du sacrifice.
Mais ta lèvre est aussi le frais calice,
Gardien
Du baiser floral et je viens ! —

Ainsi, sur les terrasses, Laura palpitait,
Tendre victime.
Dans les cîmes
Le vent chantait,
Redoutable comme un hymne de guerre.
Tout harmonieuse à la colère
Éparse parmi l'air,
Démône sur Laura fixa son œil d'éclair
Et dans l'ouragan sa voix sonna clair.

Sa voix était l'élément qui bouleverse
Ou le cuivre martial
Ou le chant nuptial
Qui triomphe et berce.
En sa voix déliraient nos frissons,
Nos amours, nos pleurs, la symbolique

Musique
Des tragiques chansons.

— O, proféra Démône,
O mendiante qui viens,
Pour une décevante aumône,
Tendre aux liens
Tes douces mains de vierge soumise :
O Femme que l'amour fanatise !
Certes ! je puis, si je le veux,
Combler l'inanité de tes vœux.

A la liane, lasse
D'errer un solitaire parcours,
Qu'importe le rameau qu'elle enlace
Si le rameau soutient ses flexibles entours !
Dans la jeune force
De mon bras nerveux
Je puis, si je veux,
Cambrer ton torse
Comme fait un amant,
Passionnément !

Pour donner à ta bouche
Le baiser d'une bouche !

Par les sentiers, dans les nuits, si je veux,
Nous irons comme Deux
Qui n'ont qu'une âme sous les étoiles !
Et quand l'humide voile
Du vaporeux serein t'enserrera,
Pour lui dérober tes frissons, Laura,
J'épandrai sur toi ma chevelure :
Des hommes assurent
Qu'aux flots de ses ondes obscures
Éclate la splendeur d'un manteau de roi !

Toi qu'entraîne le torrent du désarroi,
Tu croirais voir planer loin de la dérive
Ton rêve, ton rêve ! oiseau vainqueur !
Si ta tête chétive
Reposait sur mon cœur !
Au cœur d'un héros dans la bataille,
Il est pareil !

C'est l'aigle hardi qui raille
Le soleil !
C'est l'ange infernal qui s'égale
Aux dieux.
Pour ta détresse virginale,
Il serait le rythme frais et mélodieux
De tendres ailes endormeuses...

Ainsi, ô toi qui ne sais pas,
Je t'enseignerai, si je veux, pas à pas,
L'amour aux routes claires, claires ou brumeuses :
Si je veux, mon regard, lourd sur le tien,
Rayonnera la magnétique flamme
Dont se prosterne une âme de femme
Aussi profondément que genoux de chrétiens !
Et je te pétrirai idole aux pieds d'argile,
Idole qui s'effondre, vile !
En acclamant,
Voluptueusement,
Son prêtre :
Maître !
Je sais ! je sais
La coupe de Circé !

A tes lèvres
Béantes des fièvres
Où tremblent les troubles aveux
Moi ! comme l'enchanteresse,
Je puis, si je veux,
Verser le flot jusqu'à l'ivresse !
L'ivresse jusqu'à la fange et ton sommeil,
En l'assouvissement du néfaste breuvage,
Vierge, sonnera l'heure de ton servage !
Qu'importe ! — Aux cieux encor brillera le soleil
Et, dans les siècles, le chœur des âges,
Laura !
D'une lyre laudative et nombreuse,
Au long cortège des illustres Amoureuses,
T'acclamera !

— Solitude ! mère avec des bras farouches
Où j'élus pour jamais un sourcilleux séjour !
Bises amères et rudes que ma bouche
Préfère aux lèvres de l'amour !
Aquilons déchaînés comme des ailes libres
Sur mon front qui vibre
Aux impossibles rêves, désespérément !

Eclairs de feu mortel ! O tous les Eléments !
Je vous adjure par ma haine et mon blasphème :
Qu'ai-je à faire d'une femme qui aime !
Mais son délire me révéla
Que Demain l'enchaînera esclave honnie ;
O mes sombres génies !
Des gémonies
Libérez la victime ! Frappez-la ! —

Ainsi parle Démône comme un ravage
Cependant que la houle des eaux
S'enfle, formidable ! et se brise au rivage.
Laura, triomphal roseau,
Penche, pour mieux entendre, son col flexible,
Et, maudite, sourit, paisible :
Car le Destin qui mit au calice floral
Le pistil intégral,
Créa au sein de la vierge,
— L'extase ! l'extase qui émerge
Son enivrante fleur
D'une source où s'abîment toute douleur
Et tout vouloir, hormis celui dont vit le monde.

Et la Nature féconde
Ne trahit point l'amour.
Des nymphes accourues
Forment à Laura gracieuse cour,
Puis, par les pas légers, vite parcourues,
— Aux mains,
Diligents essaims, —
Les terrasses luxuriantes
Donnent la jonchée odoriférante
Où pour la volupté,
La vierge sera couchée.
— Tressons, tressons le lit de la virginité,
Murmuraient à chaque tige fauchée,
Les filles des plaines et des bois:
Qu'il soit le pavois
Sans rival de l'apothéose !
Qu'il soit le tombeau semé de roses ! —
Oui ! sur les roses, orgiaquement
Défeuillées
Dans la foison de l'entrelacement
Des rameaux dérobés aux charmilles pillées !
Sur les lys, froids ciboires aux larmes d'or !
Sur les lauriers ! la marjolaine et l'hysope !
Sur les héliotropes

Lascifs et les somptueux pavots dont on dort !
Sur les violettes,
Pensives comme des poètes !
Sur l'azur des glycines en pleurs !
Sur les narcisses à corolle penchée,
Penchée
Comme pour des douleurs !
Sur les myrtes : sur les fleurs !
Elles l'ont couchée !
Sur les délicates fleurs.
Ensuite, avec des mains d'amantes maternelles,
— Invincible cortège aux fatales prunelles !
Silencieusement, et vers des cieux plus doux,
Loin des terrasses envoûtées,
Elles l'ont portée ! elle l'ont portée
Pour le Destin et vers l'Epoux.

Sur les hautes terrasses désertes
La nuit descend.
Dans l'éclat des éclairs perçants
Luisent les vagues vertes,
Les vagues désertes
Dans l'éclat profond des éclairs perçants.

MELCHA

A Louis Lormel.

Dans le rouge déclin du soleil
Comme le feu brillent les terrasses.
L'air frôleur coule aux moelles lasses
De mollesse, l'éveil
Et, sur les terrasses vermeilles,
Melcha, Melcha s'éveille.
C'est une fille brune
Et fine ainsi qu'Une
De Tanagra. Jéhovah ! qu'ils sont noirs
Et longs les yeux de Melcha la Chaldéenne !

Leurs paupières sur eux semblent les laines
Lourdes qu'en Orient on soulève, les soirs,
Pour voir...

Sur la lisière riante des terrasses
Une femme belle passe.
Melcha lui dit : — Viens...

Eliane, Eliane,
Aimable courtisane !
Prends mon collier de sequins,
— Ils sont en or, — et prends les pierreries
Pendantes à mon front :
Au rond de ta couronne fleurie
Elle seront jolis fleurons.
Des fleurs que j'idolâtre
Emplis tes bras : aux corbeilles d'albâtre
Roses et narcisses sont charmants.
Cueille, mais écoute !
Depuis que je n'ai plus mon amant,
Mon âme est un troupeau de brebis en déroute
Dont la toison, follement, follement,

Par lambeaux revêt les buissons rudes,
Car mes pensers épars
Sur le chemin hagard
Des solitudes,
Sont stériles ainsi que songes de vieillards.
Hélas ! hélas ! en ces jardins de joie,
Pour avoir dédaigné celui jeune et beau
Où je dormais, je suis la fleur sans eau
Et, durant mes jours, pareille au lionceau
Sans proie,
Je m'étire et languis. O toi qui mieux que moi
Sais les hommes au sang d'émoi,
Les femmes
Au sang de flamme,
— Comme l'aube fraîche éclôt les floraisons
Dans les bois, sur les monts, par les plaines, —
Courtisane ! fais affluer au feu de mes veines
La rosée ultime des pâmoisons !

Eliane triomphait sur l'horizon,
Sphynge sereine.
D'une main pâle au geste fier, touchant son bras
Son tendre bras ! suprême,

Elle proféra :
— Quand on a dormi là, on m'aime ! —
Voluptueux étaient le soir
Et leurs espoirs.
Melcha maintenant aime Eliane l'aimable,
Mais, — j'en fais serment par tous mes dieux amis ! —
Dans les bras ineffables,
Melcha,... Melcha n'a pas dormi.

POUR UNE BEAUTÉ

Le seuil du théâtre est turbulent de feux
Et de voix ; or voici, sur le seuil joyeux,
Magique serpent s'enrouler votre traîne :
Vous êtes la reine !

Le silence d'or vous murmure une cour
Plus superbe déjà que les beaux discours
Dont va s'animer Thalie ou Melpomène.
Vous êtes la reine !

Sur le pompeux velours se posent, lassés,
Vos bras sculpturaux et vous apparaissez
Plus théâtrale ainsi qu'une comédienne.
Vous êtes la reine !

Certes ! la couronne enceignant votre front
Est triomphale, c'est, — Erèbe profond, —
Madame, vos cheveux de bohémienne.
Vous êtes la reine !

Et vers vous vont les yeux, anxieux de voir
Songer vos regards, dardés sous leurs arcs noirs
Soleils d'ombre lourds de clarté souveraine !
Vous êtes la reine !

Ces bouquets, chaque soir, pourpres en vos mains,
Qui vous les donna ? Quel téméraire humain,
Quel dieu, quel poète ou quelle ardente humaine ?
Vous êtes la reine !

ODE A COLONNA

Ecoute, toi ! mes rêves fous.
Je suis le dieu maître qui lance
Tous les éclairs : à mes genoux,
Pour symbolique ressemblance,
L'aigle s'éploie, éblouissant.
Or, de l'Olympe je descends
Et, dédaigneux de tout insigne,
Splendide encor, je deviens cygne.

Colonna ! Colonna ! je suis le bel oiseau
Dont jadis se pâma Léda, divine proie.

O sous mon col neigeux, ton col est un roseau
Que mon nerveux vouloir gonfle, bleuit et ploie !

Tes yeux rivés aux nuits de mes regards perçants
Veulent fuir, mais déjà, tes yeux ! je les viole !
Leur mystère est l'azur d'un nuage d'encens
Où tremble l'or joli d'un clair de luciole !

Femme, je suis le dieu qui dicte toute loi !
Mes feux tonnants feraient de l'univers, des cendres !
Mais mon règne plus cher est de fermer sur toi
Deux ailes que je veux formidables et tendres !

Ecoute encor mes rêves fous.
Je suis l'enfant cruel et doux,
Portant carquois riche de flèches,
Riant des cœurs saignant à flots
Ou du cristal des sources fraîches.
Tout est joyeux : j'ai les yeux clos.

Au monde dénué, ta forme est la statue
Précieuse où s'éprend l'éternel penser d'Art :

Merci ! mais Eros veut des pleurs en ce regard
Qui distille l'espoir et, souriant, le tue.

Je tends mon arc : le trait parti s'incruste, aigu.
O le sang de ton cœur où souffre comme une âme
Coule ! coule ! et ta chair sait le spasme et la flamme
Des beaux spectres d'amour de mon songe ambigu !

Amantes de douleur ou d'heur ! amantes blèmes !
Toutes en toi sont l'Hydre ! Eve au généreux sein
T'épanouit ! Sapho stérile et son essaim
T'envoûtent ! Messaline, Hélène aux grands poèmes
Et Phèdre et Madeleine, en leurs luxures mêmes,
T'abîment ! Dans leurs cieux et leurs enfers, tu m'aimes !

Ecoute encor mes rêves fous.

Je suis celui venu, gracieux, mâle et doux,
Vers tes printemps. Je suis votre amant blond, madame.
Je souris comme un page ou bien comme une femme
Et je ris de leurs yeux adonnés ou jaloux.

O ma première gloire est d'être à vos genoux:
J'y tombe et vous adore, Idole! M'aimez-vous?

Madame, je m'éveille et, connaissant mes songes,
Je jure que ma Muse osa tant de mensonges
Et que rien n'est en moi de sa témérité.
Souvent muse musa : s'il en fait trop son maître,
Le poète sans frein est ingénu, peut-être.
Donc, soyez sans courroux : je vous vis, je chantai !
Le lyrisme est un prisme et vous de la Beauté!

LE POÈME D'AMOUR

I

Tu m'es apparu beau comme l'athlète attique,
Et, dans mon sein fervent de la flamme extatique,
Je n'ai pas senti sourdre Eros luxurieux
Le jour que tu vins à mes yeux.

Jeune homme que je vois,— sur la foi d'un mirage,—
Ceint d'un rayon d'Olympe et d'olivier sauvage ;
Toi qui loin des amours triomphes, surhumain,
Ne fuis pas une frêle main :

Je suis le lac brillant où Diane se penche !
Où vont les cygnes blancs frémissants d'ailes blanches !
Si tu viens vers mon seuil quand le soleil pâlit,
Je ne joncherai pas mon lit.

Point ne sera savant, tentateur ni farouche
L'accueil que je te veux, mais les mots sur ma bouche
Chanteront, recueillis au calme de te voir,
Comme des lyres dans le soir.

Ainsi tous deux sans peur de l'amoureuse entrave,
Au hasard, nous dirons des paroles très graves
Et viendra l'Harmonie en nos esprits hantés
De toi, la Force et la Beauté !

II

Deux étoiles sœurs scintillaient sur nos fronts.
La tendre Vénus, pour mêler aux fleurons
Qui la parent, prit la plus belle. Pleurons !
Notre joie est morte.

Entends près de toi rire le dieu moqueur
Et cruel ! sait-il pas que pour un vainqueur,
Par Artémis ! j'ai clos à jamais mon cœur,
Mon cœur et ma porte.

Sur nos rives, vois naviguer le vaisseau
Dont la voile au vent frémit comme un oiseau :
Vers un autre bord où brille un ciel nouveau
Que son vol t'emporte !

III

Par le chemin houleux où sombre la trace
Mon amant est parti. Le sillage amer
Qu'il grava dans mon âme, orageuse mer,
Las ! point ne s'efface !

Eperdue au seuil de tes colonnes roses,
— J'en crois ma torture ! — à ton front ravisseur,
Aphroditè, j'ai vu deux étoiles sœurs
Briller dans les roses !

Oh ! comme ton temple alors de mon blasphème
Vibra ! Mais que fait ma haine à l'univers
Et le farouche feu dont luit en éclairs
Mon œil noir ! Je l'aime !

En démence j'ai fui, — bête lamentable
Qui bondit mais emporte, incrustée au flanc,
Dans le jet fumeux du flot étincelant,
La flèche implacable !

Sous les cyprès des chœurs, au gré des musiques,
Dansaient, couronnés. Sous les cyprès sacrés,
Mêlée à l'essaim d'Eros idolâtré,
J'ai dansé, tragique !

Je garde souvenir de lascifs tumultes
Où, fébrile aux rumeurs des accords brillants,
Le corps dressé, ployé, fol ou défaillant,
Dans le rythme, exulte !

Dénouant, dénouant torsades et tresses,
Roulent en chute lourde et touchant la chair
Les cheveux effrénés où s'engouffre l'air
Qui chante et caresse !

Près de soi l'on voit s'envoler les jonchées
Et les mâles désirs, papillons frôleurs !
Près de soi l'on voit, fantômes persifleurs,
Des femmes penchées...

L'ouragan passant sur la flamme, l'attise :
Ivre de frénésie ! ivre de douleur !
Sous les cyprès j'ai vu, — j'en crois ma pâleur ! —
Grandir ma hantise !

Vers lui mes appels, pathétiques et tendres,
Vont éclater, bravant la face du Jour !
Vers lui mes bras, mes bras, lianes d'amour !
Se tordre et se tendre !

IV

Le soleil est pareil aux yeux que j'aime !
Comme doit le baiser de mon amant
Brûler celle qu'il touche voluptueusement,
Le soleil, en beau jaillissement
De diamants et de gemmes,
Le soleil embrase de ses feux
La terre magnifiée ! Je n'ai souci des rayons merveilleux
Si je m'éplore.... Adieu !

Par la ville aux blancheurs de grève
Apparaissent, d'un parcours majestueux,
Maintes beautés sans prix d'être triomphales et brèves.
Que m'importe leur geste où miroitent les rêves
Luxurieux
Si je m'éplore.... Adieu !

J'ai vu passer les jeunes hommes.
La téméraire vie émanait de leurs yeux
Cependant que les femmes, sous des cils lumineux,
Voilaient leurs joies. Ah ! je dédaigne ceux

Que les femmes se nomment
Si je m'éplore... Adieu !

Molle de la langueur des amantes lassées
La mer ondule et dort. Son chant calmé féconde la pensée
Du sage assis sur le rivage heureux.
Vous n'harmoniserez mes songes, Rythmes bleus,
Si, loin ! la trirème que j'aime, fuyante se profile,
Et si je me lamente en épouse stérile
Qui vers l'ombre s'exalte et, Parque solitaire, file
Des jours de mort... Adieu !

A Celle dont les mains de flamme
Me pétrirent ce jour
Pareille à la lionne en mal d'amour,
J'ai dit :— Voici que je suis femme ! —
Mais, plus cruelle qu'une femme,
Aphroditè,— la maudite ! a ri.
J'ai dit encor dans un grand cri :
— Donne-le moi !
Vois ! ma gorge dressée darde un épuisant émoi !

Vois ! ma bouche s'entr'ouvre, rose pourpre trop fleurie !
Oh ! se peut-il que tu ries
Alors qu'en l'éclat de mes yeux, pour mon malheur !
Il n'est plus que des pleurs
Et son image ! — Son image !
Mirage
Vers qui délirent mes pensers anxieux !
Adieu !

POÈME ÉSOTÉRIQUE

Mon âme est un champ à la friche superbe
Où, clairs de feux et d'ors, comme épis en gerbes,
Triomphent des rameaux plus ployés et lourds
Que chars au retour !

Maître, tu penchas, laborieux et tendre,
Sur mon front ton front qui palpitait d'apprendre
L'arome violent, la libre couleur
De la brousse en fleur.

Alors ton vaste esprit, lucide d'ivresse,
Complice, m'étreignit mieux qu'une caresse
Et ton songe païen vit, vers toi, pâmé,
Un disciple aimé.

O Seul ! tu m'entendras louer Aphrodite,
Fécondatrice en nous des fabuleux mythes !
O plus ne tremblera, sous un œil viril,
L'ombre de mes cils !

Colombes d'amour ! subtile et vierge neige !
Colombes ! sanglants holocaustes au piège !
Colombes à l'aile épanouie en moi !
Colombes d'émoi,

Prenez vos essors ! emportant le délice
Dont la Déesse orna votre sacrifice.
Je veux, l'âme héroïque et le front hautain,
Voir vos vols lointains !

Mon âme est un champ à la friche superbe
Où, clairs de feux et d'ors, comme épis en gerbes,
Triomphent des rameaux plus ployés et lourds
Que chars au retour !

MIRAGES

Comme deux lacs profonds j'ai vu ses yeux ;
Des ciels lourds y brillaient en longs mirages
Pareils à ceux de l'Orient poudreux !
J'oubliai les récifs et les naufrages,
Mon destin m'emporta vers les mirages,
Merveilleux en ses yeux ! gris, verts ou bleus !

Comme un suave fruit j'ai vu sa bouche ;
Mon désir y perçut l'exquis plaisir

Du fruit que parmi tous on veut choisir
Et j'oubliai qu'on pleure de désir !
Depuis ce jour, le rêve de ma couche
C'est un suave fruit couvrant ma bouche.

RÉVEIL

Ce matin ma raison se pencha sur mon cœur,
Mon cœur fou qui pleurait, riait pour un mirage
Et, vers le spectre vain, hâtait tout son courage.
Ce matin ma raison à mon cœur a fait peur.

Froide comme l'hiver qui glaçait le ciel bas,
Elle engourdit le rythme où, dans un beau sillage,
Mon cœur plein de soleil voguait vers votre image !
Si las était mon cœur qu'il ne résista pas.

Doucement reporté dans l'ombre du rivage,
Il pleure, calme et seul, son espoir et sa foi :
Adieu, rythmes brûlants du tendre désarroi !
Adieu les aquilons soufflant vers le mirage !

LA ROCHE TARPÉIENNE

Pour toi j'ai respiré, frémi, souri, pleuré !
Et vers toi j'ai tendu mon cœur comme un ciboire
Afin de te donner, en divine mémoire,
Le vin de mon rêve sacré !

Cependant tu vaguais parmi l'humaine troupe,
Celle qui rit devant l'horizon comme un mur
Et tes yeux n'ont pas vu l'infini de l'azur
Des cieux reflétés dans la coupe !

Plus destructif alors que les mauvais destins,
Mon geste désolé répandit le calice
Et la cruelle terre a pris mon sacrifice
Comme elle boit l'eau des matins !

J'ai versé tout le sang de mon cœur magnifique :
Rêve, espoir, allégresse, en moi, par toi, taris !
Et les enivrements qui chantaient incompris
Au flot du nectar extatique !

Mais si ton front n'est plus triomphal sous le sceau
De mon Désir splendide irradiant ton être,
Sans éblouissement j'apprends à te connaître :
— Pantin chétif dans le troupeau !

OH QUI DIRA POURQUOI

Oh qui dira pourquoi je vous donne des roses !
Des roses ! que ne puis-je en faucher des moissons !
Elles sont parmi nous de triomphales choses,
Les roses d'harmonie et lourdes de frissons !
Elles gardent aussi le songe où nous pensons !
Oh le rythme nombreux qu'elles closent en elles,
C'est le Désir éclos en ailes éternelles
Tandis que sous nos cieux, spectres vains, nous passons.
Oh qui dira pourquoi je vous donne des roses !

Oh qui dira pourquoi je vous donne des roses !
Idolâtre d'aurore en tunique de rose,
Le poète ingénu les aime et, virtuose,
Aux rais prestigieux où résonnent ses chants,
Rêvant d'elles, il prend joyeux, leur rime rose.
Des roses ! que ne puis-je en dépouiller des champs !
Penchez-vous ! penchez-vous où l'abeille se pose :
Amphores de rosée aux feux d'apothéose,
Profonds parfums grisants, les calices de rose,
Savants de l'art du miel et des métamorphoses,
Distillent le mirage aux spectres chevauchants !
Oh qui dira pourquoi je vous donne des roses !

AMOURS PLATONICIENNES

I

Il est Antinoüs et j'ai l'âme d'Oreste.
D'un pareil idéal fervent nous nous charmons.
Dans l'exultation d'un esthétique inceste,
Frères mystérieux et purs, nous nous aimons.

Je songeais en ses bras — splendides, je l'atteste !
Alors, au moi secret où, sans loi, nous tramons
L'obscur penser, j'ouïs, d'un augure funeste,
La démence, les ris, les cris de mes démons !

Ils disaient que la chair est justement un maître
Avant l'azur ! qu'il est sage de s'y soumettre !
Et que l'amour fleurit les roses d'Adonis !

Mais lui voulait garder la gloire de nos lys :
Donc, il prit en ses mains mon visage farouche
Et, simple comme un ange, il me baisa la bouche.

II

Père ! Esprit ! Fils ! que mon frère adore,
Écoute, dieu ! la voix du païen.
Tu fis, dit-on, dans les temps éclore
Les univers : qui sait ! dieu chrétien,

Qui sait ! mais, si de tes mains l'argile
Au jour surgit transmuée en chair
De vie, — alors, Christ de l'Evangile !
Père éternel ! Esprit toujours clair !

O Trinité ! je t'aime et t'encense
Et je me voue à ta déité !
Créas-tu pas à ta ressemblance
Antinoüs, geste de Beauté !

Il te louange et ma voix fraternelle
Veut s'accorder, Seigneur, à son accent.
Pour admirer ton œuvre florissant,
Un même amour enflamme ma prunelle !

Ce n'est pas pour mes dieux que dans l'onyx
L'effusion du vin flue aux jaspures !
Je verserai les libations pures
Sur l'autel où renaît le grand Phénix !

Si tu n'égorges pas sous les portiques
Les boucs et les taureaux, prêtre du ciel !
Jette des fleurs en rite solennel !
Brûle la myrrhe aux encensoirs mystiques !

O nuage enivrant, ondule, bleu !
Mon cœur frémit, ma lèvre s'extasie !
Voici le Pain meilleur que l'ambroisie :
Elle est divine, mais l'Hostie est dieu !

Chantez ! chantez ! blanches orgues du temple !
Forêt de rêve où se lève sur moi
Le vent ailé du frénétique émoi !
Antinoüs paraît, je le contemple.

Soit loué ! soit loué ! fabuleux Créateur !
Comme un lion pompeux de royauté sereine
Et comme sur la plaine ombreuse prime un chêne,
S'érige Antinoüs noble et triomphateur !

Son geste est un miroir de médailles splendides !
A son sourire calme on s'émeut et l'on croit
Au paradis promis, Seigneur, alors qu'on voit
Dans ses orbes pensifs deux étoiles pour guides !

Son âme... inspirez-moi, vous, archanges vainqueurs:
A parler de l'Esprit, ma voix se désespère
Humaine et vaine, hélas ! Secourez ma misère
Et mon fervent silence écoutera vos chœurs !

Son âme est un beau fruit sur un sommet prospère !
Le lustre impollué de l'initiale fleur
La pare ! O sur la cime où nous sommes, Seigneur !
Que léger soit mon souffle et pure ma prière !

III

La ténèbre ce soir creuse tout l'horizon !
Mon désir me contraint d'y voir ta silhouette,
C'est en vain: elle est loin pour mes yeux—ou muette
Et le spectre qui rit là, c'est la trahison !

Sa bouche dit des sons charmeurs qu'elle renie !
Mon cœur pleure à la voir comme d'un mal ancien,
Car je sais son fardeau fatal. Heureux chrétien !
Tu crois en ton bon ange : elle est mon Erinnye !

Et son regard m'instruit du mal : je suis jaloux.
Va, si ce trait m'atteint, c'est que mon âme est vraie
Et qu'en la friche drue éclôt aussi l'ivraie.
O que ne suis-je seul en des bois comme un loup !

Mes démons inhérents que je mis en déroute
Me hèlent au sentier riant et rebattu
Mais, splendide et chétif, je suivrai la Vertu,
Dussé-je me lasser sur la hautaine route !

Celui qui vient soudain et veut seul ton émoi,
— J'en jure par toi-même, — un beau songe le hante
Dont le flambeau fervent l'exalte et l'oriente.
Pourquoi disperse-t-il comme un songe ma foi ?

Je suis aussi son frère, étant noble d'essence !
Et je heurte où les vols surhumains ont heurté !
Vers les globes roulants ou vers la Vérité !
Qu'importe que les mots diffèrent si l'on pense !

Mais mon destin est grand ! je veux bien en souffrir.
Vis-je pas aux lueurs de parallèles flammes
Notre harmonie éclore et, sur des ailes d'âmes,
Tout un jour, dans nos cieux, planer ! Je puis mourir.

Les soirs loin, tu diras de l'androgyne frêle
Et sombre aux yeux vers toi : — Leur astre originel
Dardait peut-être en phare un éclair d'éternel !—
Ecoute : je voyais cela dans ta prunelle !

NARCISSISME

Echo silencieux et strict des apparences,
Limpidement le miroir de cristal
Les récréait, — songe pair et fatal
Qu'à l'œil dardé divulgue et clôt, brutal,
Un verre empreint de fourbes transparences,
Écho silencieux et strict des apparences.

Dans le miroir béant, hanté du simulacre,
J'ai regardé, pélerin de malheur

Qui passe en hâte et j'ai vu ma pâleur,
— O blème mort ! — et j'ai vu ma douleur,
Belle de pleurs aux striures de nacre
Dans le miroir béant, hanté du simulacre.

Le miroir érigeait ma forme et je fis halte.
— Épris un jour de ton reflet charmant,
Au bord de l'eau, Narcisse, ingénûment,
Tu t'inclinas, mirant le diamant
De ton regard dont la splendeur t'exalte !
Le miroir érigeait ma forme et je fis halte.

Je me suis vu longtemps, ombre en l'onde vitreuse.
— Beau fils du Fleuve ! idolâtré sur toi,
Tu t'abîmas. Ainsi, de Moi vers Moi,
Et d'un émoi pareil à ton émoi,
Ma prunelle jaillit l'aube amoureuse !
Je me suis vu longtemps, ombre en l'onde vitreuse.

Et mon amour surgit, telle une altière Egide !
Au reflet clair où le Soi reparaît,

Comme l'amant de son mouvant portrait,
Plonge, ô mon âme ! O qui se pencherait
Plus tendre et vrai sur ta douleur perfide !
Et mon amour surgit, telle une altière Egide !

REFLETS

Par les chemins pittoresques, souvent,
D'un cœur sauvage et fort j'ai bu le vent ;
Riant au ciel ou penché sur la source,
J'ai prolongé ma bohémienne course.

Au ciel j'ai vu les nuages légers :
Sombres ou clairs, tous étaient des chimères ;
Des rayons d'or gravissaient leurs crinières
Et dissolvaient leurs spectres mensongers.

La source chantait, douce ! douce ! douce !
Et charriait du rêve et de l'azur.
Un matin frais je suivis le flot pur :
Le flot m'attire, et les fleurs, et la mousse !

Vers un beau fleuve alors je vins le soir.
Tout en son cours reflétait une image
Et quand sur lui j'inclinai mon visage
Le bord mouvant fut aussi mon miroir.

La terre tiède offrait l'immense espoir !
Lourde était chaque fleur d'un encensoir !
Mais, vers le ciel, troublant cette louange,
L'onde mirait par l'écarlate soir,

— Triste, superbe et ténébreux, — l'Archange.

Penché sur votre livre, en ma demeure,
Je me suis souvenu des nuages légers :

Chimères d'or et spectres mensongers !
Puis quand la nuit longtemps eut marqué l'heure,
En vérité, je me suis souvenu
Du rêve ! de l'azur et de la mousse !
Des fleurs dont rayonnait la source douce !
— De ce fleuve vers qui j'étais venu.

SÉRÉNADE VAINE

Je te vois précieux comme un rare camée
Dont le galbe s'incruste à l'onyx fauve et dur :
Alors dans mon esprit où couve un mal obscur,
Je sculpte et multiplie, immuablement pur,
Ton souverain profil de médaille animée !

Je te vois attirant comme un limpide flot
Dont la rive fleurie est une route heureuse.
Hélas ! j'ai replié mon aile voyageuse

Et je veux dédaigner ta voix ensorceleuse :
Déjà, dans son écho, j'écoute mon sanglot !

Hélas ! j'aime ton front cuivré comme l'automne !
La lumière sertie aux douceurs de tes cils !
Le charme de tes mots graves ou puérils !
Le silence et l'orgueil de tes émois subtils !
— Et je songe à tes bras dorés de jeune faune !

NOCTURNE

La musique et les mots exquis retiennent l'étranger qui passe.

(Lao-Tseu Tao Te King.)

C'est une nuit lunaire et le silence est beau.
Les souvenirs du jour flottent dans ma pensée,
— Blancs nénuphars sur le miroir profond d'une eau,
Et je regarde au flot leur corolle bercée.
De vous, comme d'un site aimé, je me souviens.
Ce matin, sur des doigts s'inclina votre tête,
Vous les avez baisés : ce n'était pas les miens !
Pourtant de vous revoir j'avais le cœur en fête
Et j'ai souri, songeant à l'adage naïf,

Qu'il n'est point ici-bas sans épine une rose.
Ah ! puissent les démons de mon effluve actif
Ensorceler bientôt d'une métamorphose
Vos espoirs et vous prendre aux geôles de leurs rets !
Alors, sur l'horizon vous vous arrêterez,
Puis la terre, la mer, l'azur et mes paroles
Diront pour vous le chant de mes sirènes folles !

NÉBULOSITE

Je les voyais formés, ces jours où vous veniez,
D'un cortège nombreux d'heures douces et brèves ;
De mon front, dans mes mains, descendaient tous mes rêve
Et s'inclinaient sur moi des buissons printaniers.

Les yeux emplis de ciel, j'y cueillais l'églantine
De mon enfance frêle. O routes et sentiers,
Longs et poudreux, mais tant joyeux aux petits pieds :
Quand l'aube ne sait pas ce que le soir destine !

Ainsi des souvenirs, avivés de clarté,
Encor sur mes espoirs rayonnaient un prestige.
Ainsi quand notre cœur ému rit ou s'afflige,
Voici renaître un peu du passé dévasté.

Je contemplais la vie en sa beauté plénière,
Et de l'hysope au cèdre, et comme ivre d'azur,
Mon être triomphait, subtil, splendide et sûr.
Les jours où vous veniez étaient de la lumière.

Des mots ! des mots ! Ci-gît. Les soleils sont éteints !
Perdus les horizons luxuriants de sève !
Les rêves effrénés ! la foi qui les soulève !
L'esprit des dieux cléments a fui de mes destins.

Me voici moucheron dans une étroite toile
Que la Volupté serre en puissante Arachné :
Là, pour mon seul désir formidable et borné,
Parmi l'ombre je vis sans une aube d'étoile.

Profond est ce tombeau qui fraye avec la mort,
Mais si dans son sommeil des empires sombrèrent,
Je m'y puis reposer de ma course aux Chimères
Et d'être dans mon vol, plume ! au souffle du Sort.

— Ne troublez pas mon songe, ô fantômes des choses !
Les lèvres de l'Amour rôdent près de mon lit :
Elles frôlent ma chair qui frissonne et pâlit
Et croit sentir pleuvoir des pétales de roses.

CHANSON

Comme celles qui font leurs toiles
L'Amour sur nous tisse ses rets,
Puis, nous voici lourds de secrets,
Nous cherchons l'ombre des forêts,
Notre route est claire d'étoiles :
L'Amour sur nous tisse ses rets.

Un Paradis de doux mensonge
Rit à notre dévotion
Qui pleure de tentation.

Mon icone est la vision
Close en la châsse de mon songe :
Je pleure de tentation.

— Dieu souverain des âmes simples,
Où donc est mon cœur de roc dur !
Épris de ton candide azur,
Je voudrais être un moine pur
Qui t'adore en cueillant des simples.
Où donc est mon cœur de roc dur !

LE CRI

Toi qui trottes, grognant et la tête baissée
A jamais sur la bourbe immonde du ruisseau,
Je te contemple et te jalouse et ma pensée
Se traîne vers toi, brute absolue, ô pourceau !

Mon esprit au limon, toutes ailes cassées,
Voulant l'opprobre d'être un abject vermisseau
Qui ne sait pas les cieux ni l'écharpe en arceau,
Déchoit dans un chaos de cimes renversées.

Si j'ai contre les dieux érigé mon orgueil
Et voulu voir crouler le soleil de leur seuil,
Maintenant je les nie et je tais mon blasphème.

Comme un glas faible meurt aux bruits de l'Océan,
L'Eternité boira ma voix. O mes poèmes !
O mon souffle ! ô mes pleurs ! nous sommes le néant.

 M

IV

JARDINS SUSPENDUS

A la mémoire de mon père

BALLADE DU POÈTE A CRÉSUS

Eh bien ! dansez maintenant.
LA FONTAINE.

Crésus ! comme toi je suis roi !
Une auréole orne ma tête
Et, sur l'essor d'un palefroi
Dont le flanc blémit et halète,
Je poursuis, où son vol me jette,
Etoiles d'or, bleus feux-follets !
Toi qui règnes sur la planète
Tu l'ignores en ton palais.

Ainsi nous allons sans effroi,
Mais le Sage, cruel prophète,
Me dit qu'avec le désarroi
C'est la Chimère que je guette ;
Pourtant je cours à ma conquête
Et dans le Rêve où je me plais
Ma pourpre flotte et se reflète.
Tu l'ignores en ton palais.

Holà ! l'ouragan souffle. Eh quoi !
Pour avoir, démente alouette !
Aux mirages donné ma foi
Sombrerai-je par la tempête ?
Cependant que déchu du faîte,
Ici-bas je me désolais,
Je songeais qu'aux rythmes de fête
Tu l'ignores en ton palais !

ENVOI

Crésus, je ris de ta cassette.
Par Jéhovah ! ce que je sais
Sous ma mansarde de poète !
Tu l'ignores en ton palais.

MODERNE LÉGENDE

Que toujours tes vêtements soient blancs ; que les parfums ne cessent de couler sur ta tête. ECCLÉSIASTE.

Au limon qui souille, son âme
Rêva de s'ébattre à plaisir
Comme Une qui rit et se pâme,
Saoûle de liesse et de désir.
Donc, en l'enfer de la tourmente,
Afin que nul ne la démente,
Courtisane au front ingénu,
Elle vêt les libres parures
Qui, sous l'arcane des luxures,
Sculptent un corps plus souple et nu.

Les frais parfums de nard et d'ambre
Embaument la fleur de sa peau,
Puis, à ses reins dont l'arc se cambre,
Elle a lié, — fol oripeau
Que tour à tour noue et dénoue
Le caprice d'Éros qui joue, —
Une ceinture d'or, jonché
Par sa chevelure odorante
Et brune la rouge amarante
Et le narcisse au cœur penché.

Sous leur bistre et leur sombre frange,
Que ses yeux savaient bien mourir
Ou regarder d'un charme étrange !
Aux hommes elle vint s'offrir.
Belle d'étreinte et point altière,
A tous, rieuse geôlière
D'amour, elle tendit ses bras
Pareils à des chaînes de roses,
Et pour fuir les heures moroses,
Sans trêve, ils suivirent ses pas.

La nuit naissait en son sillage
Mais ils ne voyaient pas la nuit
Parce que luisait son visage
A travers l'orgie et le bruit.
De la campagne et de la ville,
Jeunes et vieux par mille et mille,
Patriciens et plébéiens,
Suite de la suite d'Ulysse
Gorgée à l'immonde calice,
Ils allaient comme un troupeau. — Chiens !

Or voici triompher l'Aurore,
La toujours rose fée en pleurs,
Avec, jaillis de son amphore,
Des flots de feux ! des flots de fleurs !
Où donc est la dive bacchante
Au noir cortège qu'elle enchante ?
Les yeux en vain la chercheront
Qui ne savent point voir une âme :
De la ténèbre cette femme
N'a gardé qu'une étoile au front.

Et, pour faire sa destinée,
Acheminant ses nouveaux pas
Vers la montagne illuminée ;
Une lyre simple en ses bras,
Humaine, déesse, statue,
De lin et de soleil vêtue,
Dans les rayons elle a chanté !
Aubade à jamais pathétique,
Son verbe égrenait le Cantique
Annonciateur de Beauté.

— Femme ! tu n'es plus notre Idole ! —
Dit alors la foule aux abois,
Hurlant, telle une meute folle
Perdant la trace sous le bois...
— Poète aux ailes éternelles !
Sur le monde, clos tes prunelles
De ciel : le monde, c'est l'enfer.
— O Juvénal, que ta furie
Ce jour encor les pilorie !
Fais vibrer sur un luth de fer
La colère que tu m'insuffles !
Ils ont fui comme un troupeau. — Mufles !

DANS LA NUIT LONGUE

A Octavie Rodet.

Dans la nuit longue aux sons confus
D'obscurs silences qui bourdonnent,
Toutes les peines dont je fus
Vivent, m'assaillent et me donnent
Les désespoirs du souvenir.
Hier paraît et mon cœur saigne !
Demain, que va-t-il advenir ?
— C'est la Ténèbre qui t'enseigne,
O pauvre cœur, l'âpre passé
Qui nous fait peur et dont on pleure !

Va vers le Rêve et dors, bercé.

Demain, c'est l'Orgueil qui demeure
Et dit que la blessure effleure
Même coulant le flot vermeil !
C'est, dans la fanfare d'éveil,
Cabrés et fiers au char de l'Heure,
Hennissant leur défi pareil,
Deux grands coursiers nés au soleil !
Que l'on parade ou que l'on meure,
C'est l'Héroïsme et c'est le Leurre.

LA VOIX DU POÈTE EN L'AN 1900.

Aux Boërs.

J'ai trouvé leur cyprès plus beau que nos lauriers.
VICTOR HUGO.

Déjà la faux du Temps au rapide sillage
A moissonné l'hiver lointain,
Et dans un nouveau ciel où se fond le nuage
Le soleil arde, souverain.
— Poète épris du jour, m'a dit la Muse claire,
Voici, roi parmi les saisons,
S'irradier encor le printemps de lumière,

Qui, sur les jeunes floraisons,
Laisse ondoyer des rais en caresses de flamme.
Que ta voix, ô gai troubadour,
Tel un oiseau d'aurore envolé de ton âme,
Célèbre les rayons du jour. —
Ainsi, fervent du feu dont s'exalte ma lyre,
J'allais vers le beau dieu qui luit
Quand je perçus, sinistre et glaçant mon délire
Au froid de ses ailes de nuit,
Un fantôme dont l'œil épandait les ténèbres !
Et tandis qu'en son frôlement
S'animaient et hantaient les visions funèbres,
Je me suis écrié : — Comment
Chanter au jour d'azur l'hosannah de la joie
Si je songe à tant de regards
Clos à jamais au sol d'Afrique où l'on guerroie ! —

Foulant leurs domaines épars
Au flanc des monts chenus ou dans l'ombreuse plaine;
Pasteurs aux bibliques beautés
Que n'a point fait déchoir l'entrave d'une chaîne ;
Fiers et des meilleurs qu'ait portés
Sur son sein nourricier le vieux globe où nous sommes ;

Sans reproche enfin devant tous,
Étant d'abord épris de sagesse, des hommes
Vivaient pacifiés et doux ;
Et dans leur beau pays la nature opulente
Dorait, d'un soleil pur, les fruits
Et les moissons... Hélas ! en veine qui serpente,
Gisait aussi parmi les nuits
De la terre en labeur, l'autre or, le métal traître !
Générateur de mauvais sort !
Alors, sur l'Océan, — rôdeuse, on vit paraître,
Cinglant, pour une œuvre de mort,
Au rivage vermeil ses tentacules d'ombre,
L'âpre pieuvre, reine des mers !...
Je dis, ô nations, que l'Angleterre en nombre,
Cynique devant l'univers,
A surgi, flairant l'or, et qu'aux deux Républiques
D'Orange et du Transvaal, depuis,
Sombrent éperdûment les regards héroïques,
Scellés des éternelles nuits !

— Poète épris d'amour, m'a dit la Muse aimable,
Voici l'éveil du Renouveau
Dont va jaillir encor le Rêve inexprimable

En l'être où palpite un cerveau
Et se gonfler la plante ivre de fraîche sève.
Que ta voix, jeune troubadour,
Tel un hymne évoquant l'Éden et la blonde Ève
S'harmonise aux songes d'amour.
— Hélas ! puis-je acclamer la nature féconde,
Fille d'Éros au doux carquois,
Quand s'éplorent là-bas, — sans que jamais réponde
Aux voix mourantes une voix, —
Des couples désunis de fiancés en peine
Qui, jadis, la main dans la main,
Foulaient les prés où l'ombre, avec les fleurs, s'égrène.
Et j'ai prié : — Laisse Demain
Naître et grandir, ô Mort ! — L'heure silencieuse
Ne réveilla point les échos.
Le couchant s'abîmait en flamme somptueuse ;
Pâle, je songeais aux héros.

— Poète épris du soir, me dit la Muse encore,
Voici resplendir la saison
Où le soleil, — penché comme une ardente amphore
Avant qu'il passe l'horizon, —
Sur l'azur flamboyant ainsi qu'une onde brûle,

Ruisselle un lac incandescent.
Troubadour de la pourpre aux plis de crépuscule,
Que vibre à présent ton accent,
Amoureux de mystère et de magnificence ! —
Hélas ! pour les feux des couchants,
Auréolant les fronts d'une ombre d'allégeance,
Non plus ne sont éclos mes chants,
Car c'était, — ce flux rouge où l'astre fait saillie
Et figure un cœur de douleur, —
Comme une voie, aux cieux nouvellement jaillie,
Évocatrice de malheur !
La voie ensanglantée où montait en symbole
Cruel, l'abomination
Qui plane sur l'Afrique, aujourd'hui nécropole,
Jonchée en immolation !
C'est le crime dont l'ombre, éparse sur le monde,
Étreint le siècle déclinant.

Les rangs se sont formés ; aux camps le canon gronde
Et la mort va tourbillonnant ;
Et dans chaque sillon le glaive de la guerre
Fauche, drus comme une moisson,
Paysans de l'Afrique et fils de l'Angleterre :

— Hourrah !… frappez à l'unisson,
Légions de la Reine, ou tombez, martiales !
L'enjeu s'étale en mines d'or !
Hardi !… les compagnons des troupes fédérales !
Avides d'un plus beau trésor,
Traquez ! chassez ! tuez ! ou bien, mourez stoïques !
Hardi !… c'est pour la Liberté ! —
Et de leur sang mêlé par les Parques tragiques
S'imprègne le sol dévasté !

Or les Burghers d'abord connurent la victoire :
Les rives de la Tugela,
Celles de la Modder garderont la mémoire
Qu'un jour l'avenir se voila
Devant Albion ceinte en arme formidable
Pour prendre le Sud-Africain.
Lors, les foules clamaient comme au temps vénérable
De Goliath le Philistin :
— Saül en a tué mille et David dix mille ! —

Enfin le nombre est triomphant.
Lugubre, le tocsin de la déroute oscille,
Se lamente et s'abat, étouffant !…

Un peuple meurt debout en superbe agonie,
Et nulle pitoyable main
Vers eux ne s'est tendue et pas un bon génie
N'a plané sur l'abrupt chemin :
Les rois ! les empereurs ! les libres républiques !
Où sont-ils, les Oints du Destin
Pour garder la Justice aux œuvres harmoniques ?
— Élus Conviés au festin
Du Père de famille, au jour venu du Geste
Ils faillirent, sollicités
Vers d'autres horizons d'attirance funeste
Où, parmi l'orgueil des cités,
Levait une moisson à leurs yeux plus féconde !
Et la force opprima le droit !
C'est le crime dont l'ombre, éparse sur le monde,
Endeuille l'ère qui décroît.

La nuit planait. La Muse encor dit, glorieuse :
— Que ta douleur, éclose en fleurs
Au jardin souverain de ton âme chanteuse,
S'épanouisse avec tes pleurs,
Et que ton Rêve épris, troubadour de la gloire !
Sur l'aile des vents, emporté,

Soit, même dans la mort, présage de victoire
Aux amants de la Liberté ! —

La lune inclinait, magnifique,
L'éclat de son orbe argenté ;
Lors, dans un rayon, j'ai chanté
La vertu du peuple héroïque :

— Fleuri sous le ciel africain,
Parmi la friche des broussailles,
Et les vallons et les rocailles,
Était un sol fertile et vain.

De la Hollande fraîche et douce
Nous sommes venus par les mers
Aux pays vierges et déserts,
Sur la montagne et dans la brousse.

Et la brousse, en un champ fécond
S'est changée au soc des charrues ;
Les moissons d'or sont apparues
Où s'était penché notre front.

Et nos troupeaux gras et paisibles
Ont brouté sur les monts herbeux ;
Nous avons fait boire nos bœufs
Aux sources des lions terribles.

L'aigle, aux sommets anfractueux,
A vu nos fermes ombragées,
Fortes de roches érigées,
Près des cèdres tumultueux.

Tandis qu'essaimés aux campagnes,
Erraient des parfums d'orangers,
A l'ombre tendre des vergers
Nous avons étreint nos compagnes.

Et nous avons vu, triomphants,
Le soir, au seuil des métairies
Dont s'ouvraient les portes fleuries,
Nombreux, folâtrer nos enfants.

Après la semaille ou la chasse
Nous avons prié, réunis,
Rêvant les songes infinis,
Joie et repos de ce qui lasse !

En notre pays chaque jour,
Aux cimes et dans les ravines,
Ainsi nous jetions nos racines
Avec les labeurs et l'amour.

Hélas ! notre terre chérie
Fut foulée aux pieds des intrus ;
Alors nous avons crié : — Sus
A l'ennemi dans la patrie ! —

Et dans le sillon mûrissant
Ils ont fait jaillir, les infâmes !
Avec les larmes de nos femmes,
La poudre noire et notre sang !

On s'est bien battu, mais encore !
Les loups sont venus trop nombreux,
Et l'on est parti douloureux
Devant la horde qui dévore !

Ils nous ont pris, les ravageurs !
Le sol où s'attachaient nos fibres,
Mais nous avons conservé libres
Cœurs de lion et bras vengeurs !

Déjà frappés, dans la poussière
Mille et mille se sont couchés :
Mille et mille seront fauchés
Par la faux de notre colère !

Car notre colère est ainsi
Que l'onde verte aux jours d'orage :
Elle se déchaîne et fait rage,
Battant son flot toujours grossi !

Et dussent nos fureurs altières
Un jour enfin nous submerger,
Nous disperserons l'étranger
Ou nous mourrons comme nos frères !

Ils sommeillent sous les cyprès,
Mais sur le soir de leur mémoire
Les nobles rosiers de la gloire
Ouvrent leurs boutons empourprés !

Qu'au monde leur destin, sans cesse,
Rayonne et s'exhausse, exalté !
Car, mourir pour la Liberté,
C'est se lever à l'allégresse !

C'est franchir, — la lumière aux yeux,
Le front ceint d'un beau diadème, —
Un arc triomphal et suprême
A l'aube du soleil des dieux !

LES SAPHIRS

(Conte naïf)

Saphir, en hébreu, sappir :
la plus belle chose.

La torche morne se consume
Et fume.
Dans cette prison
L'air est un poison
Qui mène à la tombe, plus sombre.
A la voûte d'ombre,
Lourde sur le front comme un fardeau,
Tremblent des gouttes d'eau
Que la torche qui se consume

Et fume,
Évapore en brouillard.

— Mère, dit l'enfant blafard,
Couché sur le tas de paille,
J'ai froid. — Et la femme tressaille :
La femme jeune aux cheveux blancs !
La femme jeune aux bras tremblants !
L'enfant vient s'y blottir et dit encore :
— Mère, parle-moi du monde que j'ignore.
Ta parole est l'aurore
Inconnue et belle qui luit !
— Mon fils, si tes regards s'ouvrirent à la nuit
Dans ce tombeau, c'est par la volonté farouche
Des hommes : rien ne les touche,
Ton âge en fleur,
Ni ma douleur,
Dieu leur pardonne ! —
La mère berçait le petit tendrement
Et puis baisait son front charmant.

Il était fils de roi. Près de sa couronne
Rôda la convoitise, enfer

D'où s'échappa, sanglant, armé d'un fer,
Le crime.
Le père de l'enfant
D'abord fut la victime,
Et puis, peureux et triomphant,
L'usurpateur, comme un fantôme qu'on efface,
Mura dans la nuit et l'effroi
L'épouse dont le flanc portait l'illustre race.
Ainsi naquit un fils de roi
Au merveilleux Orient de lumière.
Ainsi, cruauté singulière,
Un enfant grandit, anxieux,
Dans la ténèbre coutumière
Avec, — pour univers, — sa mère aux tristes yeux
Et son geôlier silencieux.

Pour conter à son fils les choses ineffables
Cette femme inventait les éternelles fables :
— Il était une fois au royaume d'Amour
Un prince beau comme le jour.
— C'est donc bien beau le jour, mère chérie ?
— C'est la vie, ô mon fils ! la vie
Comme la nuit est le trépas.

— Mais qui donc fait le jour ? car moi, je ne sais pas !
— C'est le soleil, l'étoile de lumière.
— Où donc est le soleil ? — La mère
Répondit souriante : — Il est dans le ciel bleu ? —
Et l'enfant demanda : — Comment est le ciel bleu ? —
Lors, inclinée,
Elle dit à son fils : — Vois mes yeux,
Ils sont de la couleur des cieux. —
Oui ! à la lueur rayonnée
En l'ombre du fatal souterrain,
Le bleu, le bleu souverain,
Aux prunelles de cette femme,
Chatoie et luit, saphirs en pleurs étoilés d'âme !
Et le petit riait de voir un coin du ciel
Dans l'azur du regard maternel.

La torche morne se consume
Et fume.
Les rayons sont éteints dans les célestes yeux.
L'homme silencieux,
Devant la femme morte
Et l'enfant qui pleurait, a dit, ouvrant la porte :
— Va. —

O ce qu'il éprouva,
Le frêle prisonnier, comment vous le décrire !
Quand fuyant, éperdu, la nuit et son martyre,
Plus avide et plus ivre après chaque détour,
Pour la première fois il regarda le jour !
Mais la lumière
Et l'air
Que ses sens ignoraient encore hier
Closent sa paupière :
A l'ombre d'un feuillage tutélaire
Il dort sous le ciel clair.

Le printemps parait le monde ;
Des fleurs embaumaient la forêt féconde
Et dans l'éther léger s'éternisait le bleu.
A son éveil en cet aimable lieu
S'épeure, ébloui, l'enfant candide :
Lors, il ne voit que la voûte splendide
Où, désespérément ! montent ses vœux.
Brillent-ils pas en l'infini, les yeux,
Les tendres yeux d'azur qui seront son égide ?
Prestigieux saphirs,
En ses souvenirs

Surgis plus attirants et grandioses
Des idéales métamorphoses !

Loin ! loin ! c'est l'horizon prodigieux !
Merveille ! les grands cieux
Loin ! loin ! s'unissent à la terre !

— O vous dont le front pâle étonne de mystère,
Poètes ! dites-nous la vérité :
Le rêve est donc plus beau que la réalité ?
L'enfant va son chemin, dédaignant toutes choses :
Les vastes plaines pleines de roses !
L'ondoîment vert des jeunes blés !
Et les plumages étalés
Des oiseaux précieux, chanteurs sous les ombrages !
Il court vers l'horizon ! Il se hâte aux mirages !
Il marche les nuits et les jours
Et voit luire au soleil la grève et c'est toujours
L'océan bleu qui se déroule,
Roulant son éternelle houle !
Enfin ! c'est là les pays de l'azur
Où vivent les saphirs ! il est en sûr :
O joie !

Sur la mouvante mer aux musiques de soie,
Sur la profonde mer qui bleuit et chatoie,
Ingénûment et vers son rêve il va, seul !
Et la vague est son linceul.

NUIT

LE POÈTE

Les voici réunis mes rêves de jeunesse,
Ecrits aux jours passés de naïve allégresse,
Quand mon désir volait vers l'immortalité.
Sous ma lampe d'hiver, près de l'âtre attristé,
Ils sont feuillets épars. O mes vers ! ô mirages !
Sans un regret je veux livrer au feu vos pages
Et mes chants frémissants de l'essor éternel,
S'effaceront, fumée évaporée au ciel.
Tu me pardonneras d'être parjure, Muse,
Envers la foi promise. Hélas ! notre cœur s'use

Et devance la mort quand il a trop battu !
Je pense que le mien — vraiment me croiras-tu
En regardant mon front caressé par l'aurore, —
Je pense que mon cœur, ruine qui s'éplore !
Sur le terrestre globe a battu trop longtemps.
Oui, mes cheveux sont blonds, mais j'ai plus de cent ans
Si je n'aime plus rien. J'en suis là. Ma misère
Criante vers les dieux a cherché sur la terre
L'Euréka rédempteur et ne l'a pas trouvé !
Ainsi notre univers gravite inachevé
Au Nombre éternisé de la voûte béante.

LA MUSE

La nuit brille et triomphe où la Lune s'argente.
Poète, chantons-lui des poèmes charmeurs :
J'aime les rimes d'or et de rêve.

LE POÈTE

J'en meurs.

LA MUSE

Aujourd'hui c'est la mort et demain c'est la vie ;
Pour une chanson gaie, ami, je te convie.

LE POÈTE

A ma douleur sans fin pourquoi ne crois-tu pas ?
Ma chanson triste ou gaie a sonné son trépas.

LA MUSE

Il est dément celui qui veut frapper à l'aile
Le messager porteur de la bonne nouvelle !

LE POÈTE

J'ai vu la vanité des choses et des mots
Et j'ai dit : — A quoi bon réveiller les échos ! —
Si la vie est un fleuve où le néant se mire,
Aux saules étrangers je suspendrai ma lyre
Muette ! Ecoute encor ! Muse à l'archet vainqueur,
Quel fut ton violon délirant ? c'est mon cœur.
En notre long poème à chaque page il vibre,
Égrenant sa chanson harmonieuse et libre !
Ainsi le flot jaillit, multiple et vagabond,
Du mont dont le sommet s'exhausse au ciel profond.
Lors, — comme un bateleur sur son tréteau vulgaire
Racole les passants, — au seuil du sanctuaire
Je dirais à la foule : — Entre ! tu connaîtras
Un visage sans masque. Entre donc ! tu verras

L'homme qui ne ment pas ; et comment cela pleure
Souffre, rit, aime et croit ! Non ! ce n'est point un leurre:
Le spectacle vraiment est fort intéressant !
Prends ! ceci est ma chair et ceci est mon sang ! —
Que le Destin couvert de voiles nous préserve !

LA MUSE

Il ne t'entendra pas, car c'est lui qui réserve
Une Muse au poète et le poète à tous.

LE POÈTE

Que m'importe ses lois quand je subis les jougs
De tribulations pesantes sur ma tête.

LA MUSE

C'est la grande douleur qui fait le grand poète !

LE POÈTE

Je ne suis qu'un pauvre homme. Hélas ! tu le vois bien:
Des clartés de naguère il ne reste plus rien ;
Mon âme est un chaos.

LA MUSE

J'en serai l'Harmonie !

LE POÈTE

Peux-tu me consoler ?

LA MUSE

Je suis la Poésie.

Quand la nymphe légère au bras qui s'arrondit,
Pour gravir au soleil le mont qui resplendit,
Trouve trop pleine l'urne, elle en épanche l'onde
Au pied de la colline où la fraîcheur féconde
Fera fleurir le sol et le poids est plus doux
Pour la nymphe qui part, effleurant les cailloux.
O mon poète aimé, reprends ta lyre !
Et ta douleur, comme l'onde qui fuit,
S'écoulera quand tu voudras la dire,
Avec ton chant qui charmera la nuit.

LE POÈTE

De peur qu'il ne s'éveille en un blasphème
Laisse dormir dans l'ombre mon secret.

LA MUSE

Comme un semeur dont le grand geste sème

Le blé qui vole à travers le guéret,
En ton esprit j'ai jeté mes pensées :
Pour la moisson, les entends-tu germer !

LE POÈTE

Non, c'est la voix des cimes balancées
Et dans mon cœur que tu veux ranimer
Ma peine aussi pleure, désespérante !

LA MUSE

N'entends-tu pas le Rythme d'or qui hante
Et berce ainsi que les vagues des mers ?
Onduleux et subtil, il bat les airs,
Tel un joyeux cristal qui vibre et chante !

LE POÈTE

Hélas ! Sur mon chemin usé, je vais rêvant
D'une nouvelle joie, inconcevable même !
Puisqu'on ne la vit point parmi l'homme vivant.
O Destin ! si tes glas ont sur ma tête bléme
Sonné tous les néants des horizons frayés ;
Si je veux découvrir par delà mon vertige
Sans que mes yeux ouverts demeurent effrayés ;

Si je sais que toujours et malgré son prestige
Le Bien moins que le Mal ici-bas sera fort ;
Que dans cette vallée où la souffrance rôde,
Tous les matins fleuris sont des aubes de mort,
Pourquoi donc ai-je encore en ma poitrine chaude
Où bouillonne le sang trop lent à m'étouffer,
Un cœur de chair qui bat comme une aile blessée !

Le Destin soit maudit ! Pour triompher
Du tourment dont ma vie est terrassée,
J'ai regardé luire aux cieux les points d'or :
Pas un n'a dit son éternel mystère !
L'azur scintille et l'être clame encor
Son dénûment au désert de la terre !

LA MUSE

Le sort t'aima plus que tous les mortels,
Toi qui reçus de la Muse fervente
Le Baiser qui console aux jours cruels.
Dans l'éblouissement, sans épouvante,
Va celui qu'éjouit ce souvenir.
Il connaît la douleur et, dans son âme,

Pouvant la contempler sans la honnir,
Ardemment pour soi-même il la réclame
Si de l'ôter ailleurs il a l'espoir.
Chante pour ennoblir toute détresse !
Sois le barde qui passe aux feux du soir
Inspiré de musique enchanteresse !
Et sois l'aède errant par les chemins,
Splendide comme un dieu, la lyre aux mains !

Aux accords envolés d'un mystique délire,
Les rêves planeront où leur extase aspire,
Aux accords envolés d'un mystique délire !

Aux accents désolés des poèmes en pleurs,
Grande pitié naîtra pour toutes les douleurs,
Aux accents désolés des poèmes en pleurs !

A la divine voix de la Lyre pensante,
L'Etre s'exaltera d'une force puissante
S'il est glorifié par la Lyre pensante !

LE POÈTE

Non, je ne saurais plus être annonciateur
De songes merveilleux si tout songe est menteur.
Mais afin que mon chant vibre en joyeuse aubade
Sur la terre et lui soit l'ultime Messiade
De gloire et de douceur, — ô fais la charité
A mes yeux nébuleux d'un rayon de Beauté !

LA MUSE

Considère, ô Destin, mon poète qui souffre,
Et mourra de monter vers l'indicible Gouffre !

LE POÈTE

Hosannah ! Hosannah ! Bonne Muse, ta voix
Est le Sésame clair qui conquiert et je vois !
Et ce qui resplendit à ma face pâlie
Par les dieux ! ce n'est point mirage de folie !
L'harmonie est éclose et j'avais bien raison
De regarder plus loin que le morne horizon !
Venez, grands et petits ! peuple, prête l'oreille !
Trop longtemps languissant, notre luth se réveille !
C'est le Verbe très haut qui va te révéler

Les choses dont jamais nul n'entendit parler !
Mes nouveaux chants iront par les monts et les plaines:
A tous, ils sembleront mille harpes lointaines
Dont les divins accords passèrent sur les fleurs !
Mais toi, Muse jadis pitoyable à mes pleurs,
Resteras-tu muette en contemplant ma joie ?
Quoi ! ne conçois-tu pas que je deviens sa proie ?
Si je fus Prométhée, elle se fait vautour,
Et je ne verrai pas poindre le nouveau jour !
Près des seuils éternels l'heure du Temps est brève.
Veux-tu qu'en expirant je dérobe le Rêve
Dont mon désir sut faire une réalité ?
Vite, accorde mon luth aux chants de Vérité,
Car mon sein est humain et consume la vie !
Déesse d'au-delà, c'est moi qui te convie !

. . . .

Oh ! ton rythme frémit plus berceur que les mers !
Et la brise frôleuse essaime par les airs
Des avrils embaumés de floraison première !
Et je vois m'éblouir une intense lumière
Plus claire infiniment que l'éther au soleil !
Et des cloches de fête au triomphant éveil
Sonnent à tire d'aile ! O Muse enchanteresse !
Des mots, des mots nouveaux pour dire l'allégresse...

LA MUSE

Des mots ! Il n'en est pas.

LE POÈTE

Pauvre ! pauvre ! Je meurs !
— Vainement, je voudrais, ô Peuple, en mes clameurs
Parler l'accent des dieux : si leur Beauté me charme
Je suis un étranger sur la terre d'alarme.
L'aurore luit. Je pars ! ailleurs ! loin ! délié !
Peuple ! garde l'espoir que ma voix t'a crié !

Au début de sa carrière littéraire, l'auteur de ce recueil publia une plaquette de vers intitulée :

Jardins suspendus. *La seconde édition qui, sous ce dernier titre, fait partie de :* Par les chemins *a été élaguée, corrigée et augmentée.*

Le beau Pêcheur *a été traduit en vers anglais par Mrs* Julia Ditto Young *et en vers bretons par le barde* Ch. Rolland, *de Guerlesquin (Finistère).*

TABLE.

II. Les Aurores

III. Aux Terrasses Mystérieuses

IV. Jardins Suspendus

ACHEVÉ D'IMPRIMER A BRUGES LE VINGT QUATRE MAI MIL NEUF CENT HUIT PAR ED. VERBEKE & CO., A LA "SAINT CATHERINE PRESS"



